



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





F  
II.

13.



Marquis  
de Villeneuve

12

1844

1844



# LETTRES PERSANES.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue, corrigée & augmentée de nouvelles Lettres d'une Turque à Paris, écrites à sa Sœur au Serrail.*

T O M E I.

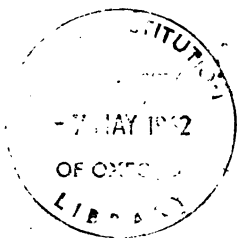


A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER,

---

M. DCC. XXXI.







# LETTRES

## PERSANES.

**J**E ne fais point ici d'Épître Dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce Livre: On le lira, s'il est bon: & s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces premières Lettres pour essayer le goût du Public; j'en ai un grand nombre d'autres dans mon portefeuille, que je pourrai lui donner dans la suite.

*Tome I.*

A Mais

Mais c'est à condition que je ne serai pas connu: car si l'on vient à sçavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme, qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'ouvrage, sans que je presente encore à la Critique ceux de ma personne. Si l'on sçavoit qui je suis, on diroit: Son Livre jure avec son caractère: il devoit employer son tems à quelque chose de mieux: cela n'est pas digne d'un homme grave. Les Critiques ne manquent jamais ces sortes de reflexions; parce qu'on les peut faire, sans essayer beaucoup son esprit.

LES PERSANS qui écrivent ici, étoient logés avec moi; nous passions notre vie ensemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachotent rien. En effet des  
gens

gens transplantez de si loin , ne pouvoient plus avoir de secrets:ils me communiquoient la plûpart de leurs Lettres: Je les copiai: J'en surpris même quelques-unes , dont ils se feroient bien gardés de me faire confidence: tant elles étoient mortifiantes pour la vanité , & la jalousie Persane.

Je ne fais donc que l'Office de Traducteur: toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs: J'ai soulagé le Lecteur du langage Asiatique autant que je l'ai pû , & l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes , qui l'auroient envoyé jusques dans les nuës.

Mais ce n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens , dont les Orientaux ne sont pas moins prodigues que nous ; & j'ai passé un nombre infini de ces minuties , qui ont tant de peine à soutenir le

grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plûpart de ceux, qui nous ont donné de recuëils de Lettres, avoient fait de même, ils auroient vû leur ouvrage s'évanoûir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné ; c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même, des mœurs & des manieres de la Nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, & à remarquer des choses, qui, je suis sûr, ont échapé à bien des Alle-mans, qui ont voyagé en France. J'attribuë cela au long séjour, qu'ils y ont fait : sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'est à un François de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre ; parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout Tradu-  
cteur,

**P E R S A N E S. 5**

Auteur, & même au plus barbare Commentateur, d'orner la tête de sa Version, ou de sa Glose, du panegyrique de l'Original, & d'en relever l'utilité, le mérite, & l'excellence. Je ne l'ai point fait: on en devinera facilement les raisons: une des meilleures est, que ce seroit une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une Préface.

\*\*\*\*\*

## LETTRE I.

USBEK à son ami RUSTAN  
*A Ispahan.*

Nous n'avons sejourné qu'un jour à Com : lorsque nous eumes fait nos devotions sur le tombeau de la Vierge , qui a mis au monde douze Prophetes , nous nous remîmes en chemin ; & hier vingt-cinquième jour de notre départ d'Ispahan , nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi sommes peut-être les premiers parmi les Persans , que l'envie de sçavoir ait fait sortir de leur Païs , & qui ayent ponce aux douceurs d'une vie tranquille , pour aller chercher laborieusement la Sageffe.

Nous sommes nés dans un Ro-  
 yaume

yaume florissant ; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connoissances ; & que la lumiere Orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flatte point ; je ne compte pas sur un grand nombre d'Approbateurs : adresse ta Lettre à Erzeron , où je séjournerai quelque tems. Adieu , mon cher Rustan , sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois , tu as un ami fidelle.

*De Tauris le 15. de la Lune  
de Saphar 1711.*



## L E T T R E   I I .

**U S B E K** *au premier Eunuque noir.  
A son Serrail d'Ispahan.*

**T** U es le Gardien fidelle des plus belles femmes de Perse ; je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher ; tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales , qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur , il se repose & jouït d'une securité entiere. Tu fais la garde dans le silence de la nuit , comme dans le tumulte du jour ; tes soins infatigables soutiennent la vertu , lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir , tu leur en ferois perdre l'esperance ;  
tu



## PERSANES

9

tu es le fleau du vice , & la colonne de la fidélité.

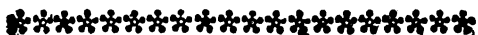
Tu leur commandes , & tu leur obéis : tu executes aveuglement toutes leurs volontés ; & leur fais executer de même les loix du Serail : tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils : tu te soumets avec respect , & avec crainte , à leurs ordres legitimes : tu les fers comme l'esclave de leurs esclaves, mais par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi même , quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur , & de la modestie.

Souviens-toi toujours du neant, dont je t'ai fait sortir , lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place , & te confier les delices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles , qui partagent mon amour :  
mais

mais fais leur en même-tems sentir leur extrême dépendance : procure-leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuse-les par la musique , les danses , les boissons délicieuses : persuade - leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne , tu peux les y mener : mais fais faire main basse sur tous les hommes, qui se présenteront devant elles : exhorte-les à la propreté , qui est l'image de la netteté de l'ame : parle leur quelquefois de moi : Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant, qu'elles embellissent. Adieu.

*De Tauris le 18. de la Lune  
de Saphar 1711,*

L E T T R E



## LETTRE III.

ZACHI à USBEK.

*A Tauris.*

Nous avons ordonné au Chef des Eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la rivière, & quitter nos littieres , nous nous mîmes selon la coutume dans des boëtes : deux esclaves nous portèrent sur leurs épaules , & nous échapâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pû vivre , cher Usbek , dans ton Serrail d'Ispahan , dans ces lieux , qui me rappelant sans cesse mes plaisirs passés , irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens , te cherchant toujours,

jours , & ne te trouvant jamais ;  
mais rencontrant par tout un cruel  
souvenir de ma félicité passée : tantôt  
je me voyois en ce lieu, où  
pour la première fois de ma vie je  
te reçus dans mes bras : tantôt dans  
celui , où tu décidas cette fameu-  
se querelle entre tes femmes : cha-  
cune de nous se prétendoit supé-  
rieure aux autres en beauté : nous  
nous présentâmes devant toi , a-  
près avoir épuisé tout ce que l'i-  
magination peut fournir de paru-  
res & d'ornemens : tu vis avec  
plaisir les miracles de notre art :  
tu admiras jusques où nous avoit  
emportées l'ardeur de te plaire :  
mais tu fis bien-tôt céder ces char-  
mes empruntés à des graces plus  
naturelles : tu détruisis tout no-  
tre ouvrage : il fallut nous dépouil-  
ler de ces ornemens qui t'étoient  
devenus incommodes : il fallut  
paroître à ta vue dans la simplici-  
té de la nature : Je comptois pour  
rien

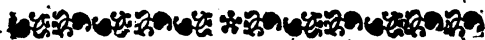
rien la pudeur ; Je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek , que de charmes furent étalés à tes yeux : nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens : ton ame incertaine demeura long-tems sans se fixer , chaque grace nouvelle te demandoit un tribut : nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers ; tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets : tu nous fis passer en un instant dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandemens , & une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avouë , Usbek , une passion encore plus vive que l'ambition , me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur : tu me pris ; tu me quittas ; tu revins à moi , & je scus te retenir : le triomphe fut tout pour moi , & le desespoir pour

mes rivales : il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde : tout ce qui nous entouroit , ne fut plus digne de nous occuper. Plut au Ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour , que je reçus de toi : Si elles avoient bien vû mes transports , elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vû que si elles pouvoient disputer avec moi de charmes , elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité . . . . .

Mais où suis-je ? Où m'emmene ce vain récit ; c'est un malheur de n'être point aimée ; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes , Usbek , pour aller errer dans des Climats barbares. Quoi ? tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Helas , tu ne sçais pas même ce que tu perds ! Je pousse des soupirs , qui ne sont  
point

point entendus; mes larmes cou-  
lent, & tu n'en jouïs pas: il semble  
que l'amour respire dans le Serrail;  
& ton insensibilité t'en éloigne  
sans cesse: ah, mon cher Usbek,  
si tu sçavois être heureux!

*Du Serrail de Fatmé le 21. de la  
Lune de Maharram 1711.*



## LETTRE IV.

ZEPHIS à USBEK.

*A Erzeron.*

**E**Nfin ce monstre noir a réso-  
lu de me desesperer: il veut à  
toute force m'ôter mon esclave  
Zelide; Zelide qui me sert avec  
tant d'affection, & dont les adroi-  
tes mains portent par tout les orne-  
mens, & les graces: il ne lui suffit  
pas que cette séparation soit dou-  
loureuse; il veut encore qu'elle soit  
deshonorante. Le traître veut re-

B 2            garder

garder comme criminels les motifs de ma confiance; & parce qu'il s'en-nuyè derrière la porte, où je le ren-voyè toujours, il ose supposer qu'il a entendu, ou vû des choses, que je ne sçai pas même imaginer. Je suis bien malheureuse, ma retraite, ni ma vertu ne sçauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagans: un vil esclave vient m'attaquer jusques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de respect pour moi-même pour descendre jusques à des justifications: Je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien; & s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

*Du Serrail de Fatmé le 29. de la  
Lune de Maharram 1711.*

L E T T R E





## LETTRE V.

RUSTAN à USBEK.

*A Erzeron.*

**T**U es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan ; on ne parle que de ton départ : les uns l'attribuant à une legereté d'esprit ; les autres à quelque chagrin : tes amis seuls te défendent , & ils ne persuadent personne : on ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie , pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La mere de Rica est inconsolable ; elle te demande son fils , que tu lui as , dit-elle , enlevé. Pour moi , mon cher Usbek , je me sens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne sçau-

B 3    rois

rois te pardonner ton absence, & quelques raisons que tu m'en puisse donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu, aime-moi toujours.

*D'Ispahan le 28. de la Lune  
de Rebiab. I. 1711.*



## L E T T R E V I.

U S B E K à son ami N E S S I R.  
*A Ispahan.*

**A** Une journée d'Erivan nous quittâmes la Perse pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs: douze jours après nous arrivâmes à Erzeron, où nous séjournâmes trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avouë, Nessir, j'ai senti une douleur secrete, quand j'ai perdu la Perse de vûë: & que je me suis trouvé au milieu des perfides  
des

des Osmanlins. A mesure , que j'entrois dans les Païs de ces profanes , il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma Patrie , ma famille , mes amis se sont présentés à mon esprit ; ma tendresse s'est reveillée ; une certaine inquiétude a achevé de me troubler , & m'a fait connoître que pour mon repos , j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur , ce sont mes femmes ; je ne puis penser à elles que je ne sois devoré de chagrins.

Ce n'est pas , Neffir , que je les aime : je me trouve à cet égard dans une insensibilité , qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux Serrail, ou j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même ; mais de ma froideur même il sort une jalousie secrète , qui me devore : je vois une troupe de femmes laissées presqu'à elle-mêmes ;

mes ; je n'ai que des lâches , qui m'en répondent ; j'aurois peine à être en sûreté , si mes esclaves étoient fideles ; que sera-ce s'ils ne le sont pas ? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir dans les païs éloignés , que je vais parcourir ?

C'est un mal , où mes amis ne peuvent porter de remede ; c'est un lieu , dont ils doivent ignorer les tristes secrets ; & qu'y pourroient-ils faire ? n'aimerois-je pas mille fois mieux une obscure impunité , qu'une correction éclatante ? Je dépose en ton cœur tous mes chagrins , mon cher Neffir ; c'est la seule consolation qui me reste , dans l'état où je suis.

*D'Erzeron le 10. de la Lune  
de Rebiab 2. 1711.*

L E T T R E



## LETTRE VII.

FATME' à USBEK

*A Erzeron.*

**I**L y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek, & dans l'abattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le Serrail, comme si tu y étois; je ne suis point desabusée; que veux-tu que devienne une femme qui t'aime, qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras; qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse; libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour?

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vû le visage d'un homme; tu es le seul encore dont la vûë m'ait été permise

mise \* : car je ne compte pas au rang des hommes ces Eunuques affreux , dont la moindre imperfection est de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur , je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse : mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante, que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure , Usbek , quand il me seroit permis de sortir de ce lieu , où je suis enfermée par la nécessité de ma condition ; quand je pourrois me dérober à la garde , qui m'environne ; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes , qui vivent dans cette Capitale des Nations ; Usbek , je te le jure , je ne choisirois que toi ; il ne peut y  
avoir

\* Les Femmes Persanes sont beaucoup plus étroitement gardées , que les Femmes Turques & les femmes Indiennes .

avoir que toi dans le monde, qui merite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait negliger une beauté , qui t'est chere : quoique je ne doive être vûë de personne , & que les ornemens , dont je me pare , soient inutiles à ton bonheur: je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire ; je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus delicieuses : je me rappelle ce tems heureux , où tu venois dans mes bras : un songe flâteur qui me seduit , me montre ce cher objet de mon amour ; mon imagination se perd dans ses desirs, comme elle se flate dans ses esperances: je pense quelque fois que dégoûté d'un penible voyage , tu vas revenir à nous; la nuit se passe dans des songes , qui n'appartiennent ni à la veille , ni au sommeil ; je te cherche à mes côtés, & il me semble  
que

que tu me fuis : enfin le feu qui me devore , dissipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes esprits ; je me trouve pour lors si animée . . . . . Tu ne le croirois pas , Usbek ; il est impossible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines , que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien ! & comment sens-je si bien , ce que je ne puis t'exprimer ! Dans ces momens , Usbek , je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si violens , lorsqu'elle est privée de celui , qui peut seul les satisfaire ; que livrée à elle-même , n'ayant rien qui puisse la distraire , il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs , & dans la fureur d'une passion irritée ; que bien loin d'être heureuse , elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre ; ornement inutile d'un Serrail,



Serrail , gardée pour l'honneur , & non pas pour le bonheur de son Epoux.

Vous êtes bien cruels , vous autres hommes ! Vous êtes charmez que nous ayons des desirs , que nous ne puissions pas satisfaire : vous nous traitez comme si nous étions insensibles ; & vous seriez bien fâchez que nous le fussions : vous croyez que nos desirs si long-tems mortifiez ; seront irrités à votre vuë ; il y a de la peine à se faire aimer ; il est plus court d'obtenir de notre temperament , ce que vous n'osez esperer de votre merite.

Adieu , mon cher Usbek , adieu ; compte que je ne vis que pour t'adorer ; mon ame est toute pleine de toi ; & ton absence bien loin de te faire oublier , animeroit mon amour , s'il pouvoit devenir plus violent.

*Du Serrail d'Ispahan le 12. de la  
Lune de Rebiab 1. 1711.*

*Tome 1.*

C LET.



## L E T T R E V I I I .

U S B E K à son ami R U S T A N .

*à Hispahan.*

**T**A Lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit : je ne m'en suis point mis en peine ; que veux-tu que je suive , la prudence de mes ennemis ou la mienne ?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeunesse ; je le puis dire , mon cœur ne s'y corrompit point ; je formai même un grand dessein ; j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice , je m'en éloignai ; mais je m'en approchai ensuite pour le démasquer. Je portai la vérité jusques aux pieds du trône ; j'y parlai un langage jus-

Jusqu'alors inconnu ; je déconcertai la Flatterie , & j'étonnai en même tems les adorateurs , & l'Idole.

Mais quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis ; que je m'étois attiré la jalousie des Ministres , sans avoir la faveur du Prince ; que dans une Cour corrompue , je ne me soutenois plus que par une foible vertu , je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les Sciences , & à force de le feindre , il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires , & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconveniens , je restois toujours exposé à la malice de mes ennemis , & je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement : Je résolus de m'exiler de ma patrie ; & ma re-

traite même de la Cour, m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au Roy ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les Sciences de l'Occident : je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages ; je trouvai grace devant ses yeux : je partis ; & je dérobaï une victime à mes ennemis.

Voilà , Rustan , le véritable motif de mon voyage : laisse parler Ispahan ; ne me défens que devant ceux qui m'aiment ; laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes ; je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent : peut-être ne serai-je que trop oublié , & que mes amis. . . Non , Rustan , je ne veux point me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte  
sur

PERSANES. 29  
sur leur fidélité , comme sur la  
tienne.

*D'Erzeron le 20. de la lune  
de Gemmadi 2. 1711.*



## LETTRE IX.

LE PREMIER EUNUQUE à IBBI

*A Erzeron.*

**T**U suis ton ancien maître  
dans ses Voyages ; tu par-  
cours les Provinces , & les Royau-  
mes ; les chagrins ne sçauroient  
faire d'impression sur toi : chaque  
instant te montre des choses nou-  
velles ; tout ce que tu vois te ré-  
crée , & te fait passer le tems , sans  
le sentir.

Il n'en est pas de même de  
moi , qui enfermé dans une af-  
freuse prison , suis toujours envi-  
ronné des mêmes objets , & de-

C 3 voré

voré des mêmes chagrins ; je gémis accablé sous le poids des soins, & des inquiétudes de cinquante années, & dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serein, & un moment tranquille.

Lorsque mon premier Maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, & m'eut obligé par des séductions soutenuës de mille menaces, de me séparer pour jamais de moi-même ; las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos, & à ma fortune. Malheureux que j'étois ! mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement, & non pas la perte : j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'Amour par l'impuissance de le satisfaire. Hélas ! on éteignit en moi l'effet des passions, sans en éteindre la cause ; & bien loin d'en

d'en être soulagé , je me trouvai environné d'objets qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le Serrail où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me sentoís animé à chaque instant : mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vûë , que pour me desoler : pour comble de malheurs , j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble , je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon Maître , je ne l'ai jamais deshabillée , que je ne sois rentré chez moi la rage dans le cœur , & un affreux desespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeunesse : je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins , il me les falloit devorer : & ces mêmes femmes , que j'étois tenté de regarder avec des yeux si tendres ,  
je

je ne les envisageois qu'avec des regards severes ; j'étois perdu si elles m'avoient penetré : quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me sentis si transporté , que je perdis entierement la raison , & que j'osois porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus à la premiere reflexion que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant assez heureux pour échapper à mille morts : mais la beauté que j'avois faite confidente de ma foiblesse , me vendit bien cher son silence ; je perdis entierement mon autorité sur elle , & elle m'a obligé depuis à de condescendances , qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeunesse ont passé , je suis vieux , & je me trouve à cet égard dans un état

tran-



tranquille ; je regarde les femmes avec indifférence : je leur rends bien tous leurs mépris , & tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir , je me souviens toujours que j'étois né pour les commander ; & il me semble que je redeviens homme dans les occasions , où je leur commande encore ; je les haïs depuis que je les envisage de sens froid , & que ma Raison me laisse voir toutes leurs faiblesses : quoique je les garde pour un autre , le plaisir de me faire obéir , me donne une joye secrète : quand je les prive de tout , il me semble que c'est pour moi , & il m'en revient toujours une satisfaction indirecte : je me trouve dans le Serrail comme dans un petit Empire : & mon ambition , la seule passion qui me reste , se satisfait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi , & qu'à tous les instans je suis

suis necessaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes , qui m'affermit dans le poste où je suis : aussi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au devant de tous leurs plaisirs les plus innocens, je me presente toujours à elles comme une barriere inébranlable ; elles forment des projets, & je les arrête soudain : Je m'arme de refus ; je me herisse de scrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir , de vertu , de pudeur , de modestie : je les desesperes en leur parlant sans cesse de la foiblesse de leur sexe , & de l'autorité du Maître ; je me plains ensuite d'être obligé à tant de severité , & je semble vouloir leur faire entendre , que je n'ai d'autre motif , que leur propre intérêt , & un grand attachement pour elles.

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aye un nombre infini de désagrémens ; & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à rencherir sur ceux que je leur donne : elles ont des revers terribles : il y a entre nous comme un flux & reflux d'empire , & de soumission : elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple ; & sans égard pour ma vieillesse , elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je suis accablé sans cesse d'ordres , de commandemens , d'emplois , de caprices : il semble qu'elles se relaïent pour m'exercer , & que leurs fantaisies se succèdent ; souvent elles se plaisent à me faire redoubler de soins ; elles me font faire fausses confidences ; tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme

me

me autour de ces murs ; un autre fois qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une Lettre : tout ceci me trouble : & elles rient de ce trouble , elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi - même. Une autre fois elles m'attachent derriere leur porte , & m'y enchaînent nuit & jour : elles sçavent bien feindre des maladies , des défaillances , des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point, où elles veulent : il faut dans ces occasions une obéissance aveugle & une complaisance sans bornes : un refus dans la bouche d'un homme comme moi , seroit une chose inouïe ; & si je balançois à leur obéir , elles seroient en droit de me châtier : j'aimerois autant perdre la vie , mon cher Ib-bi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout : je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon Maître , j'ai autant d'ennemies dans son cœur , qui ne songent qu'à me perdre : elles ont des quarts d'heures , où je ne suis point écouté ; des quarts d'heures , où l'on ne refuse rien ; des quarts d'heures , où j'ai toujours tort : je mene dans le lit de mon Maître des femmes irritées : crois tu que l'on y travaille pour moi , & que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes , de leurs soupirs , de leurs embrassemens , & de leurs plaisirs même ; elles sont dans le lieu de leur triomphe ; leurs charmes me deviennent terribles ; les services presens effacent dans un moment tous mes services passez , & rien ne peut me répondre d'un Maître qui n'est plus à lui-même.

D      Combien

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur , & de me lever dans la disgrâce ? Le jour que je fus fouetté si indignement autour du Serrail , qu'avois-je fait ? Je laissai une femme dans les bras de mon Maître : dès qu'elle le vit enflâmé , elle versa un torrent de larmes ; elle se plaignit , & menagea si bien ses plaintes , qu'elles augmentoient à mesure de l'amour , qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pu soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu lorsque je m'y attendois le moins ; je fus la Victime d'une négociation amoureuse , & d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà , cher Ibbi , l'état cruel , dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux ! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek ; il t'est facile de lui plaire , & de te maintenir dans  
sa

sa faveur jusques au dernier de tes  
jours.

*Du Serrail d'Ispahan le dernier de  
la Lune de Saphar 1711.*

\*\*\*\*\*.\*\*\*.\*\*\*\*\*

## LETTRE X.

MIRZA à son Ami U S B E K  
*A Erzeron.*

**T**U étois le seul , qui pût me  
dédommager de l'absence  
de Rica ; & il n'y avoit que Rica ,  
qui pût me consoler de la tienne.  
Tu nous manque , Usbek ; tu  
étois l'ame de notre société ; qu'il  
faut de violence pour rompre les  
engagemens que le cœur & l'esprit  
ont formez !

Nous disputons ici beaucoup ;  
nos disputes roulent ordinaire-  
ment sur la Morale. Hier on mit  
en question , si les hommes étoient

D 2 heureux

heureux par les plaisirs , & les satisfactions des sens , ou par la pratique de la vertu ? Je t'ai souvent ouï dire que les hommes étoient nés pour être vertueux & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi , je te prie , ce que tu veux dire.

J'ai parlé des Mollacs , qui me desesperent avec leurs passages de l'Alcoran , car je ne leur parle pas comme vrai croyant ; mais comme homme , comme citoyen , comme pere de famille. Adieu.

*D'Ispahan le dernier de la Lune  
de Saphar 1711.*



\*\*\*\*\*.\*\*\*\*\*

## LETTRE XI.

USBEK à MIRZA

*A Ispahan.*

**T**U renonces à ta Raison pour essayer la mienne , tu descends jusqu'à me consulter , tu me crois capable de t'instruire , Mon cher Mirza , il y a une chose qui me flâte encore plus que la bonne opinion , que tu as conçûe de moi , c'est ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris , je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits : il y a des certaines veritez qu'il ne suffit par de persuader , mais qu'il faut encore faire sentir : telles sont les veritez de Morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus

D 3 qu'une

qu'une Philosophie subtile.

Il y avoit en Arabie un petit Peuple , apellé Troglodite , qui descendoit de ces anciens Troglodites qui , si nous en croyons les Historiens , ressembloient plus à des Bêtes , qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits , ils n'étoient point velus comme des Ours ; ils ne siffoient point ; ils avoient deux yeux : mais ils étoient si méchans & si ferores , qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité , n'y de justice.

Ils avoient un Roy d'une origine étrangere , qui voulant corriger la méchanceté de leur naturel , les traittoit severement : mais ils conjurerent contre lui , le tuerent , & exterminèrent toute la famille Royale.

Le coup étant fait , ils s'assemblerent pour choisir un gouvernement ; & après bien des dissensions

tions , ils créèrent des Magistrats : mais à peine les eurent-ils élus , qu'ils leur devinrent insupportables ; & ils les massacrèrent encore.

Ce Peuple libre de ce nouveau joug , ne consulta plus que son naturel sauvage ; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne , que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts , sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers , ils disoient : qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens , dont je ne me soucie point ? je penserai uniquement à moi ; je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le soient ? je me procurerai tous mes besoins ; & pourvu que je les aye , je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres ; chacun dit : je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled , qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile ; je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit Royaume, n'étoient pas de même nature ; il y en avoit d'arides , & de montagneuses ; & d'autres qui dans un terrain bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très-grande , de manière que les terres , qui étoient dans les lieux élevez , manquerent absolument , tandis que celles qui purent être arrosées , furent très-fertiles ; ainsi les Peuples des montagnes perirent presque tous de faim par la dureté des autres , qui leur refuserent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très plu-  
vieu-

vieuse , les lieux élevez se trouverent d'une fertilité extraordinaire ; & les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine : mais ces misérables trouverent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

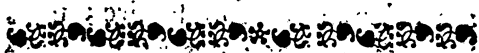
Un des principaux habitans avoit une femme fort belle , son voisin en devint amoureux & l'enleva , il s'émût une grande querelle , & après bien des injures & des coups , ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite , qui , pendant que la République subsistoit , avoit eu quelque credit. Ils allerent à lui , & voulurent lui dire leurs raisons ; que m'importe , dit cet homme , que cette femme soit à moi , ou à vous ? J'ai mon champ à labourer , je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos differens , & travailler à vos affaires,

vendre quatre fois davantage , afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par là , & payer le prix demandé. Je suis bien aise , dit le Marchand , j'aurai du bled à present. Que dites-vous , reprit l'étranger , vous avez besoin de bled ? J'en ai à vendre ; il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être ; car vous sçauvez que le bled est extrêmement cher , & que la famine regne presque par tout ; mais rendez moi mon argent , & je vous donnerai une mesure de bled ; car je ne veux pas m'en défaire autrement , dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée : un Medecin habile y arriva du país voisin , & donna ses remedes si à propos , qu'il guerit tous ceux , qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé , il alla chez tous ceux qu'il avoit traités ,

tés , demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son païs , & il y arriva accablé des fatigues d'un si long Voyage ; mais bien-tôt après il aprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau , & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate : ils allerent à lui cette fois , & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux : allez, leur dit-il , hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guerir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre ; parce que vous n'avez point d'humanité , & que les règles de l'équité vous sont inconnuës , je croirois offenser les Dieux , qui vous punissent , si je m'opposois à la Justice de leur colere.

*A Erzeron le 3. de la Lune  
de Gemmâdi 2. 1711.*



## L E T T R E X I I.

U S B E K *au même.**A Ispahan.*

**T**U as vû, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injustices: De tant de familles il n'en resta que deux, qui échappèrent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce país deux hommes bien singuliers; ils avoient de l'humanité; ils connoissent la justice; ils aimoient la vertu: autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres; ils voyoient la désolation générale, & ne la ressentoient que par la pitié: c'étoit le motif d'une union nouvelle; ils travailloient avec une

folli-



sollicitude commune pour l'intérêt commun; ils n'avoient de differens, que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître; & dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur presence, ils menoient une vie heureuse & tranquille: la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes; & ils en étoient tendrement chéris: toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la Vertu: ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si touchant: ils leur faisoient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre; que la Vertu n'est point une chose, qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme un exerci-

ce pénible ; & que la justice pour autrui , est une charité pour nous.

Ils eurent bien-tôt la consolation des Peres vertueux, qui est d'avoir des enfans, qui leur ressemblerent. Le jeune Peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta , l'union fut toujours la même ; & la Vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites ! Un Peuple si juste devoit être cheri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître , il aprit à les craindre ; & la Religion vint adoucir dans les Mœurs , ce que la Nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituerent des fêtes en l'honneur des Dieux : les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danses, & par les accords d'une Musique

fique champêtre : on faisoit ensuite des festins, où la joye ne regnoit pas moins que la frugalité : c'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve : c'est là qu'on apprenoit à donner le cœur, & à le recevoir : c'est-là que la pudeur virginalle faisoit en rougissant un aveu surpris, mais bien tôt confirmé par le consentement des peres : & c'est-là que les tendres meres se plaisoient à prévoir par avance une union douce, & fidelle.

On alloit au Temple pour demander les faveurs des Dieux ; ce n'étoit pas les richesses, & une onéreuse abondance ; de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne sçavoient les desirer que pour leurs compatriotes : ils n'étoient au pied des autels que pour demander la santé de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendresse de leurs femmes, l'amour & l'obéissance de leurs enfans : les fil-

les y venoient apporter le rendre  
Sacrifice de leur cœur, & ne leur  
demandoient d'autre grace , que  
celle de pouvoir rendre un Tro-  
glodite heureux.

Le soir lorsque les troupeaux  
quittoient les prairies, & que les  
boeufs fatigués avoient ramené la  
charruë, ils s'assembloient; & dans  
un repas frugal, ils chantoient les  
injustices des premiers Troglodites,  
& leurs malheurs; la Vertu renaîs-  
sante avec un nouveau Peuple, &  
sa félicité : ils chantoient ensuite  
les grandeurs des Dieux; leurs fa-  
veurs toujours présentes aux hom-  
mes, qui les implorent; & leur  
colere inévitable à ceux qui ne les  
craignent pas; ils décrivoient en-  
suite les délices de la vie champê-  
tre, & le bonheur d'une condition  
toujours parée de l'innocence :  
bien-tôt ils s'abandonnoient à un  
sommeil, que les soins & les cha-  
grins n'interrompoient jamais.

La

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs, qu'à leurs besoins : dans ce païs heureux la cupidité étoit étrangere ; ils se faisoient des presens , où celui qui donnoit , croyoit toujours avoir l'avantage : le Peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille ; les troupeaux étoient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement , c'étoit de les partager.

*D'Erzeron le 6. de la Lune  
de Gemmadi 2. 1711.*

LETTRE



## L E T T R E   X I I I .

U S B E K   *au même.*

**J**E ne sçaurois assez te parler de la Vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : mon pere doit demain labourer son champ; je me leverai deux heures avant lui; & quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens; il faut que je parle à mon pere, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre, que des voleurs avoient enlevé son troupeau. J'en suis bien fâché, dit-il; car il y avoit une genisse toute blanche, que je voulois offrir aux Dieux.

On

On entendit dire à un autre : il faut que j'aille au Temple remercier les Dieux ; car mon frere , que mon pere aime tant , & que je chers si fort , a recouvré la santé.

Ou bien : il y a un champ , qui touche celui de mon pere , & ceux qui le cultivent, sont tous les jours exposés aux ardeurs du Soleil , il faut que j'aille y planter deux arbres , afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un Jeune homme, qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action , & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime , dirent les jeunes Troglodites ; mais s'il l'a fait , puisse-t-il mourir le dernier de sa famille.

On vint dire à un Troglodite ,

te, que des étrangers avoient pillé sa maison, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les Dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie : les Peuples voisins s'assemblerent, & sous un vain prétexte ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyèrent au devant d'eux des Ambassadeurs, qui leur parlerent ainsi.

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non, nous sommes justes, & nous craignons les Dieux. Que voulez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? Voulez-vous du lait pour vos troupeaux, ou des fruits de nos terres ? Posez bas les ar-



armes ; venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela ; mais nous jurons par ce qu'il y a de plus sacré , que si vous entrez dans nos terres comme ennemis , nous vous regarderons comme un Peuple injuste , & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris : ces Peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposez à la défense : ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux : ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis & non pas de leur nombre : une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur ; l'un vouloit mourir pour son pere ; une autre pour sa femme , & ses enfans ; celui-ci pour ses freres

freres; celui-là pour ses amis; tous pour le Peuple Troglodite : la place de celui qui expiroit, étoit d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particuliere à venger.

Tel fut le combat de l'Injustice, & de la Vertu : ces Peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas même honte de fuir; & ils cederent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

*D'Erzeron le 9. de la Lune  
de Gemmadi 2. 1711.*

L E T T R E



## LETTRE XIV.

USBEK *au même.*

**C**omme le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un Roi : ils convinrent qu'il falloit deferer la couronne à celui, qui étoit le plus juste ; & ils jetterent tous les yeux sur un vieillard venerable par son âge, & par une longue vertu : il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée, il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : A Dieu ne plaife, dit-il, que je fasse ce tort

*Tome I.*

F aux

aux Troglodites , que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi : vous me deferez la couronne , & si vous le voulez absolument , il faudra bien que je la prene : mais comptez que je mourrai de douleur , d'avoir vû en naissant les Troglodites libres , & de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots il se mit à répandre un torrent de larmes : malheureux jour , disoit-il , & pourquoi ai-je tant vécu ? Puis ils'écria d'une voix severe : je vois bien ce que c'est , ô Troglodites : votre vertu commence à vous peser : dans l'état où vous êtes , n'ayant point de Chef , il faut que vous soyez vertueux malgré vous ; sans cela vous ne sçauriez subsister , & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers Pères : mais ce joug vous paroît trop dur , vous aimez mieux être soumis à un Prince , & obéir

à

à ses Loix moins rigides que vos mœurs : vous sçavez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition , acquérir des richesses , & languir dans une lâche volupté ; & que pourvû que vous évitiez de tomber dans les grands crimes , vous n'aurez pas besoin de la Vertu. Il s'arrêta un moment , & ses larmes coulerent plus que jamais. Eh ! que pretendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse , parce que je la lui commande , lui qui la feroit tout de même sans moi , & par le seul penchant de la nature ? O Troglodites , je suis à la fin de mes jours , mon sang est glacé dans mes veines ; je vais bien-tôt revoir vos sacrés ayeux ; pourquoi voulez-vous que je les afflige , & que je sois obligé de leur dire , que je

24      L E T T R E S  
vous ay laissés sous un autre joug  
que celui de la Verru.

D'Erzeron le 10. de la Lune  
de Gemmadi 2. 1711.

~~\*\*\*\*\*~~

## L E T T R E   X V .

U S B E K au Mollak M E H E M E T  
A L I , Gardien des trois Tom-  
beaux.

A Com.

P Ourquoi vis-tu dans les tom-  
beaux , divin Mollak ? Tu es  
bien plus fait pour le séjour des  
étoiles : tu te caches sans doute de  
peur d'obscurcir le Soleil : tu n'as  
point de taches comme cet Astre ;  
mais comme lui , tu te couvres de  
nuages.

Ta Science est un abîme plus  
profond que l'Océan : ton esprit  
est

est plus perçant que Zufagar ,  
cette épée d'Hali , qui avoit deux  
pointes : tu sçais ce qui se passe  
dans les neuf Chœurs des Puissan-  
ces celestes : tu lis l'Alcoran sur la  
poitrine de notre divin Prophete ;  
& lorsque tu trouves quelque pas-  
sage obscur , un Ange par son or-  
dre déploie ses aîles rapides , &  
descend du trône , pour t'en reve-  
ler le secret.

Je pourrois par ton moyen a-  
voir avec les Seraphins une intime  
correspondance : car enfin , trei-  
zième Iman , n'es tu pas le cen-  
tre , où le Ciel , & la Terre abou-  
tissent ; & le point de commu-  
nication entre l'Abîme & l'Empi-  
rée ?

Je suis au milieu d'un Peuple  
profane : permets que je me pu-  
rifie avec toi : souffre que je tour-  
ne mon visage vers les lieux sa-  
crés que tu habites : distingue-  
moi des méchans , comme on di-

stingue au lever de l'Aurore le filer blanc d'avec le filet noir : aide moi de tes Conseils; prens soin de mon ame, enyvre-la de l'esprit des Prophetes; nourris-la de la science du Paradis, & permets que je mette ses playes à tes pieds. Adresse tes Lettres sacrées à Erzeron, où je resterai quelques mois.

*D'Erzeron le 11. de la Lune  
de Gemmadi 2. 1711.*

\*\*\*\*\*

## L E T T R E X V I.

U S B E K *au même.*

**J**E ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience : je ne sçau-  
rois attendre ta sublime réponse :  
j'ai des doutes, il faut les fixer ;  
je sens que ma raison s'égare ,  
ramene-la dans le droit che-  
min : viens m'éclairer, source de  
lumiere: foudroye avec ta plume  
divine



divine les difficultés, que je vais te proposer : fais-moi pitié de moi-même, & rongir de la question que je vais te faire.

D'où vient que notre Legislateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes, qu'il appelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort, & que pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps ? Il me semble que les choses ne sont en elles-mêmes ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au sujet, qui puisse les rendre telles. La bouë ne nous paroît sale, que parce qu'elle blesse notre vûë, ou quelqu'autre de nos sens : mais en elle-même elle ne l'est pas plus que l'Or, & les Diamans ; l'idée de souillure contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous est venue que d'une

d'une certaine repugnance naturelle que nous en avons ; si les corps de ceux , qui ne se lavent point, ne bleffoient ni l'odorat , ni la vûe ; comment auroit-on pû s'imaginer qu'ils fussent impurs ?

Les sens , divin Mollak , doivent donc être les seuls juges de la pureté , ou de l'impureté des choses ; mais comme les objets n'affectent point les hommes de la même manière ; que ce qui donne une sensation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres ; il suit que le témoignage des sens ne peut servir ici de règle ; à moins qu'on ne dise , que chacun peut à sa fantaisie décider ce point, & distinguer , pour ce qui le concerne les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais cela même , sacré Mollak, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par notre divin Prophete , & les points fondamentaux de la  
Loi

Loi , qui a été écrite de la main  
des Anges ?

*D'Erzeron le 20. de la Lune  
de Gemmadi 2. 1711.*



## LETTRE XVII.

MEHEMET ALI, *Serviteur des  
Prophetes*, à USBEK.

*A Erzeron.*

**V**ous nous faites toujours des  
questions, qu'on a faites mil-  
le fois à notre Saint Prophete. Que  
ne lisez-vous les Traditions des  
Docteurs ? Que n'allez-vous à  
cette source pure de toute intelli-  
gence ? Vous trouveriez tous vos  
doutes résolus.

Malheureux , qui toujours em-  
barrassés des choses de la terre,  
n'a-

n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du Ciel ; & qui reverrez la condition des Mollaks , fans oser ni l'embrasser , ni la suivre.

Profanes , qui n'entrez jamais dans les secrets de l'Eternel ; vos lumieres ressemblent aux tenebres de l'abîme ; & les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussiere , que vos pieds font élever , lorsque le Soleil est dans son midi dans le mois ardent de Chahban.

Aussi le Zenit de votre esprit ne va pas au Nadir de celui du moindre des Immaums \* : Votre vaine Philosophie est cet éclair , qui annonce l'orage , & l'obscurité ; vous êtes au milieu de la tempête , & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre  
à

\* Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

à votre difficulté : il ne faut pour cela que vous raconter ce qui arriva un jour à notre St. Prophete , lorsque tenté par les Chrétiens , éprouvé par les Juifs , il confondit également les uns & les autres.

Le Juif Abdias Ibefalon \* lui demanda pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau : ce n'est pas sans raison , reprit le Prophete ; c'est un animal immonde , & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main avec de la bouë la figure d'un homme ; il la jetta à terre , & lui cria , levez vous. Sur le champ un homme se leva , & dit : Je suis Japhet , fils de Noé. Avbis-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort , lui dit le Saint Prophete ? Non , répondit-il ; mais quand tu m'as reveillé j'ai cru que le jour du jugement étoit venu , &

\* Tradition Mahometane.

& j'ai eu une si grande frayeur ,  
que mes cheveux ont blanchi tout  
à coup.

Or ça , raconte-moi , lui dit l'En-  
voyé de Dieu , toute l'Histoire de  
l'Arche de Noé. Japhet obéît , &  
détailla exactement tout ce qui s'é-  
toit passé les premiers mois ; après  
quoi il parla ainsi.

Nous mîmes les ordures de tous  
les animaux dans un côté de l'Ar-  
che , ce qui la fit si fort pancher ,  
que nous en eûmes une peur mor-  
telle , sur tout nos femmes , qui  
se lamentoient de la belle ma-  
niere. Notre Pere Noé ayant été  
au Conseil de Dieu , il lui com-  
manda de prendre l'Elephant , &  
de lui faire tourner la tête vers  
le côté qui panchoit. Ce grand  
Animal fit tant d'ordures , qu'il  
en naquit un Cochon. Croyez-  
vous ; Usbek ; que depuis ce tems-  
là , nous nous en soyons abste-  
nus , & que nous l'ayons regar-  
dé

dé comme un Animal immonde?

Mais comme le Cochon remuoit tous les jours ces ordures , il s'éleva une telle puanteur dans l'Arche , qu'il ne peut lui-même s'empêcher d'éternuer ; & il sortit de son nez un Rat , qui alloit rongéant tout ce qui se trouvoit devant lui : ce qui devint si insupportable à Noé , qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au Lyon un grand coup sur le front , qui éternua aussi , & fit sortir de son nez un Chat. Croyez-vous que ces Animaux soient encore immondes ? Que vous en semble ?

Quand donc vous n'apercevez pas la raison de l'impureté de certaines choses , c'est que vous en ignorez beaucoup d'autres , & que vous n'avez pas la connoissance de ce qui s'est passé entre Dieu , les

Anges , & les Hommes. Vous ne sçavez pas l'Histoire de l'Eternité : Vous n'avez point lû les Livres , qui sont écrits au Ciel : ce qui vous en a été revelé , n'est qu'une petite partie de la Bibliotheque Divine ; & ceux qui comme nous en approchent de plus près , tandis qu'ils sont en cette vie , sont encore dans l'obscurité , & les tenebres. Adieu : Mahomet soit dans votre cœur.

*A Com le dernier de la Lune  
de Chahban 1711.*







## LETTRE XVIII.

USBEK à son ami RUSTAN.

*A Ispahan.*

**N**Ous n'avons séjourné que huit jours à Tocat ; après trente-cinq jours de marche nous sommes arrivez à Smirne.

De Tocat à Smirne on ne trouve pas une seule Ville , qui mérite qu'on la nomme. J'ai vû avec étonnement la foiblesse de l'Empire des Osmanlins : ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux, & temperé ; mais par des remedes violens , qui l'épuisent , & le minent sans cesse.

Les Bacchas , qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent , entrent ruinés dans les Provinces , & les ravagent comme des païs

de Conquête. Une milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices : les places sont dementelées , les Villes desertes , les Campagnes desolées , la culture des terres & le Commerce entièrement abandonnés.

L'impunité regne dans ce Gouvernement severe : les Chrétiens qui cultivent les terres , les Juifs qui levent les tributs , sont exposés à mille violences.

La propriété des terres est incertaine ; & par conséquent l'ardeur de les faire valoir , ralentie : il n'y a ni titres , ni possession , qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces Barbares ont tellement abandonné les Arts , qu'ils ont négligé jusques à l'Art militaire : pendant que les Nations d'Europe se raffinent tous les jours , ils restent dans leur ancienne ignorance ; & ils ne s'avisent de prendre

dre leurs nouvelles inventions ,  
qu'après qu'elles s'en sont servies  
mille fois contre eux.

Ils n'ont nulle expérience sur la  
Mer , nulle habileté dans la Ma-  
nœuvre : on dit qu'une poignée  
de Chrétiens sortie d'un rocher \* ,  
font suer tous les Ottomans , & fa-  
tignent leur Empire.

Incapables de faire le Com-  
merce , ils souffrent presque avec  
peine que les Européens toujours  
laborieux , & entreprenans , vien-  
nent le faire : ils croient faire  
grace à ces étrangers , que de  
permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue  
de païs que j'ai traversé , je  
n'ai trouvé que Smirne , qu'on  
puisse regarder comme une Ville  
riche , & puissante : ce sont les

\* Ce sont apparemment les Cheva-  
liers de Malte.

Européens , qui la rendent telle :  
& il ne tient pas aux Turcs ,  
qu'elle ne ressemble à toutes les  
autres.

Voilà cher Rustan , une juste  
idée de cet Empire , qui avant  
deux siècles sera le théâtre des  
triomphes de quelque Conqué-  
rant.

*A Smirne le 2. de la Lune  
de Rahmazan 1711.*



## L E T T R E   X I X.

U S B E K à Z A C H I sa femme.

*Au Serrail d'Ispahan.*

**V** Ous m'avez offensé , Zachî ,  
& je sens dans mon cœur des  
mouvemens que vous devriez  
craindre ; si mon éloignement  
ne vous laissoit le tems de chan-  
ger

ger de conduite , & d'appaiser la violente jalousie dont je suis tourmenté.

J'apprens qu'on vous a trouvée seule avec Nadir Eunuque blanc , qui payera de sa tête son infidélité, & sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un Eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs destinés à vous servir ? Vous avez beau me dire que des Eunuques ne sont pas des hommes , & que votre vertu vous met au dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite. Cela ne suffit ni pour vous , ni pour moi : pour vous , parce que vous faites une chose, que les Loix du Serrail vous défendent : pour moi , en ce que vous m'ôtez l'honneur , en vous exposant à des regards ; que dis-je à des regards : Peut-être aux  
en-

entreprises d'un perfide , qui vous aura souillée par ses crimes ; & plus encore par ses regrets , & le desespoir de son impuissance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh ! pouviez-vous ne l'être pas ? Comment auriez-vous trompé la vigilance de ces Eunuques noirs , qui sont si surpris de la vie que vous menez ; Comment auriez-vous pû briser ces verroux , & ces portes , qui vous tiennent enfermée ? Vous vous vantez d'une Vertu , qui n'est pas libre : & peut-être que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite , & le prix de cette fidélité , que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner ; que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacrileges , que vous ayez refusé de prodiguer à sa vûë les délices de son Maître ;

Maître ; que couverte de vos habits , vous ayez laissé cette foible barriere entre lui & vous ; que frappé lui-même d'un saint respect , il ait baissé les yeux ; que manquant à sa hardiesse , il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare : quand tout cela seroit vrai , il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose , qui est contre votre devoir : & si vous l'avez violé gratuitement , sans remplir vos inclinations déréglées ; qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire ; Que feriez - vous encore si vous pouviez sortir de ce Lieu Sacré , qui est pour vous une dure prison ; comme il est pour vos compagnes un azile favorable contre les atteintes du Vice ; un Temple Sacré , où votre Sexe perd sa foiblesse , & se trouve invincible , malgré tous les desavantages de la Nature ? Que feriez - vous , si laissée à vous-même , vous n'aviez pour vous dé-

défendre que votre amour pour moi , qui est si grièvement offensé ; & votre devoir que vous avez si indignement trahi ? Que les mœurs du Païs où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent à l'attentat des plus vils Esclaves ! Vous devez me rendre graces de la gêne , où je vous fais vivre ; puisque ce n'est que par là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le Chef des Eunuques , parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages Conseils : sa laideur , dites-vous , est si grande , que vous ne pouvez le voir sans peine , comme si dans ces sortes de postes , on mettoit de plus beaux objets : ce qui vous afflige , est de n'avoir pas à sa place l'Eunuque blanc , qui vous deshonore.

Mais que vous a fait votre premiere Esclave ; Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez  
avec



avec la Jeune Zelide, étoient contre la bienséance; voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un Juge severe; je ne suis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle; je partage mon amour entre vous deux; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la Vertu peut ajouter à la beauté.

*De Smirne le 12. de la Lune  
de Zilcade 1711.*

LETTRE

\*\*\*\*\*.\*\*\*.\*\*\*\*\*

## L E T T R E    X X .

U S B E K   A U   P R E M I E R   E u

N U Q U E   B L A N C .

**V**ous devez trembler à l'ouverture de cette Lettre ; ou plutôt vous le deviez , lorsque vous souffrites la perfidie de Naddir : vous qui dans une vieillesse froide & languissante , ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilege sur la porte du lieu terrible , qui les dérobe à tous les regards ; vous souffrez que ceux , dont la conduite vous est confiée , aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire , & vous n'apercevez pas la foudre

dre toute prête à tomber sur eux ,  
& sur vous ?

Et qui êtes-vous ? que de vils instrumens , que je puis briser à ma fantaisie , qui n'existez qu'autant que vous sçavez obéir , qui n'êtes dans le monde , que pour vivre sous mes Loix , ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne respirez qu'autant que mon bonheur , mon amour , ma jalousie même ont besoin de votre bassesse ; & enfin qui ne pouvez avoir d'autre partage , que la soumission ; d'autre amè , que mes volontés ; d'autre esperance , que ma felicité ?

Je sçais que quelques-unes de mes femmes souffrent impatiemment les loix austeres du devoir , que la presence continuelle d'un Eunuque noir les ennuye ; qu'elles sont fatiguées de ces objets affreux , qui leur sont donnés pour les ramener à leur époux :

je le sçais ; mais vous qui vous prêtez à ce desordre, vous ferez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abusent de ma confiance.

Je jure par tous les Prophetes du Ciel , & par Hali le plus grand de tous, que si vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celles des insectes, que je trouve sous mes pieds.

*A Smirne le 12. de la Lune  
de Zilcade 1711.*

\*\*\*\*\*

## L E T T R E X X I.

U S B E K à son ami I B B E N.  
*A Smirne.*

Nous sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de Navigation. C'est une Ville nouvelle ; elle est un témoignage de  
genie

genie des Ducs de Toscane, qui ont fait d'un Village marécageux, la Ville d'Italie la plus florissante.

Les Femmes y jouissent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalousies : elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile \* : leurs Beaufreres, leurs Oncles, leurs Neveux peuvent les voir, sans que le mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un Mahometan de voir pour la premiere fois une Ville Chrétienne. Je ne parle pas des choses, qui frappent d'abord tous les yeux ; comme la différence de édifices, des habits, des principales coutumes : il y a jusques dans les moindres

\* Les Persanes en ont quatre.

dres bagatelles quelque chose de singulier , que je sens, & que jø ne fçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marseille ; notre séjour n'y sera pas long: le dessein de Rica , & le mien est de nous rendre incessamment à Paris , qui est le siege de l'Empire d'Europe. Les Voyageurs cherchent toujours les grandes Villes, qui sont une espee de Patrie comune à tous les étrangers. Adieu ; sois persuadé que je t'aimerai toujours.

*A Livourne le 12. de la Lune  
de Saphar 1712.*

\*\*\*\*\*.\*\*\*\*\*

## LETTRE XXII.

RICA à IB BEN.

*A Smirne.*

Nous sommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuél ; il faut bien des affaires avant qu'on soit logé ; qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, & qu'on se soit pourvû des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Isphan : les maisons y sont si hautes, qu'on jureroit qu'elles ne sont habitées que par des Astrologues. Tu juges bien qu'une Ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée ; & que

H 3      quand

quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être ; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vû marcher personne : il n'y a point de gens au monde , qui tirent mieux parti de leur machine que les François : ils courent, ils volent ; les voitures lentes d'Asie , le pas réglé de nos Chameaux, les feroient tomber en syncope. Pour moi qui ne suis point fait à ce train , & qui vais souvent à pied sans changer d'allure ; j'enrage quelquefois comme un Chrétien : car encore passe qu'on m'éclabouffe depuis les pieds jusqu'à la tête : mais je ne puis pardonner les coups de coude , que je reçois régulièrement , & periodiquement ; un homme qui vient après moi , & qui me passe , me fait faire un demi tour , & un autre, qui



qui me croise de l'autre côté , me remet soudain où le premier m'avoit pris ; & je n'ai pas fait cent pas , que je suis plus brisé , que si j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse quant à present te parler à fonds des Mœurs & des Coûtures Européennes ; je n'en ai moi-même qu'une legere idée , & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le Roi de France est le plus puissant Prince de l'Europe : il n'a point de mines d'Or comme le Roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui , parce qu'il les tire de la vanité de ses Sujets : plus inépuisable que les Mines , on lui a vû entreprendre , ou soutenir de grandes guerres , n'ayant d'autre fonds que des titres d'honneur à vendre ; & par un prodige de l'orgueil humain , ses troupes se trouvoient

voient payées , ses Places munies ,  
& ses Flottes équipées.

D'ailleurs ce Roi est un grand Magicien : il exerce son Empire sur l'esprit même de ses Sujets : il les fait penser comme il veut : S'il n'a qu'un million d'écus dans son Tresor , & qu'il en ait besoin de deux , il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux , & ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir , & qu'il n'ait point d'argent , il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent , & ils en sont aussi-tôt convaincus : il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guerit de toutes sortes de maux en les touchant , tant est grande la force , & la puissance qu'il a sur les Esprits.

Ce que je te dis de ce Prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre Magicien plus fort que lui ,  
qui

qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui même de celui des autres. Ce Magicien s'appelle le Pape : tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un ; que le pain qu'on mange , n'est pas du pain ; ou que le vin qu'on boit , n'est pas du vin , & mille autres choses de cette espece.

Et pour le tenir toujours en haleine , & ne point lui laisser perdre l'habitude de croire , il lui donne de tems en tems pour l'exercer de certains Articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand Ecrit , qu'il appella *Constitution* , & voulut obliger sous de grandes peines ce Prince , & ses Sujets, de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réussit à l'égard du Prince , qui se soumit aussi-tôt , & donna l'exemple à ses Sujets ; mais quelques-uns d'entr'eux se revoltèrent , & dirent qu'ils ne vou-

loient

loient rien croire de tout ce qui étoit dans cet Ecrit : ce sont les femmes , qui ont été les motrices de toute cette révolte , qui divise toute la Cour , tout le Royaume , & toutes les Familles. Cette constitution leur défend de lire un Livre , que tous les Chrétiens disent avoir été apporté du Ciel : c'est proprement leur Alcoran. Les femmes indignées de l'outrage fait à leur Sexe , soulèvent tout contre la Constitution : elles ont mis les hommes de leur partie , qui dans cette occasion ne veulent point avoir de privilege. Il faut pourtant avoïer que ce Moufti ne raisonne pas mal ; & par le grand Hali , il faut qu'il ait été instruit des principes de notre Sainte Loi : car puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre , & que nos Prophetes nous disent qu'elles n'entreront point dans le

Paradis

Paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un Livre, qui n'est fait que pour apprendre le chemin du Paradis?

J'ai oui raconter du Roi des choses qui tiennent du prodige; je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son Royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles, qui l'entouroient: on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans, & que malgré les soins infatigables de certains Dervis, qui ont sa confiance, il n'en a pû trouver un seul; ils vivent avec lui; ils sont à sa Cour, dans la Capitale, dans ses troupes, dans ses Tribunaux; & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés: on diroit qu'ils existent en general, qu'ils ne sont plus rien

rien en particulier : c'est un Corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce Prince de n'avoir pas été assez modéré envers les Ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, & dont le genie, & le destin sont au dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère, & du genie Persan : c'est bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du Païs où je vis & ceux du Païs où tu es, sont des hommes bien differens.

*De Paris le 4. de la Lune  
de Rebiab 2. 1712.*

L E T T R E



## LETTRE XXIII.

USBEK à IB BEN.

*A Smirne.*

**J**'Ai reçu une Lettre de ton Neveu Rhedi : il me mande qu'il quitte Smirne dans le dessein de voir l'Italie, que l'unique but de son Voyage, est de s'instruire, & de se rendre par-là plus digne de toi ; je te felicite d'avoir un Neveu, qui sera quelque jour la consolation de ta veillesse.

Rica t'écrit une longue Lettre : il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pais-ci ; la vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude ; pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis pas en état de te rien dire.

*Tome I.***I Tu**

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres : nous ne pouvons assez parler du bon accueil, que tu nous as fait à Smirne; & des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisse-tu, genereux Ibben, trouver par tout des amis aussi reconnoissans, & aussi fideles que nous !

Puisse-je te revoir bien-tôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent si doucement entre deux amis ! Adieu.

*A Paris le 4. de la Lune  
de Rebiab. 2. 1712.*





## LETTRE XXIV.

USBEK à ROXANE.

*Au Serrail d'Ispahan.*

**Q**UE vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux Pais de Perse : & non pas dans ces Climats empoisonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu ! Que vous êtes heureuse ! Vous vivez dans mon Serrail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joye dans une heureuse impuissance de faillir : jamais homme ne vous a fouillée de ses regards lascifs : votre Beau-Pere, même dans la liberté des Festins, n'a jamais vû votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de

I 2      vous

vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane ! Quand vous avez été à la campagne , vous avez toujours eu des Eunuques , qui ont marché devant vous pour donner la mort à tous les teméraires , qui n'ont pas fui votre vûë : moi-même à qui le Ciel vous a donnée pour faire mon bonheur , quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce trésor , que vous défendiez avec tant de confiance ! Quel chagrin pour moi dans les premiers jours de notre Mariage de ne pas vous voir ! Et quelle impatience , quand je vous eus vuë ! vous ne la satisfaisiez pourtant pas ; vous l'irritiez au contraire par les refus obstinez d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes , à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour , où je vous perdis parmi  
vos

vos esclaves, qui vous trahirent, & vous déroberent à mes recherches ? Vous souvient-il de cet autre, où voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre mere, pour arrêter les fureurs de mon amour ? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquerent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage ? Vous mîtes le poignard à la main, & menaçâtes d'immoler un époux, qui vous aimoit, s'il continuoît à exiger de vous, ce que vous cherissiez plus que votre époux même ? Deux mois se passerent dans ce combat de l'Amour & de la Vertu : vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules : vous ne vous rendîtes pas même après avoir été vaincuë : vous défendîtes jusques à la dernière extrémité une virginité mourante : vous me regardâtes comme un ennemi, qui

vous avoit fait un outrage ; non pas comme un époux , qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois , que vous n'osiez me regarder sans rougir : votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris : je n'avois pas même une possession tranquille : vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes , & de ces graces ; & j'étois enyvré des plus grandes faveurs , sans en avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce païs-ci , vous n'auriez pas été si troublée : les femmes y ont perdu toute retenue ; elles se présentent devant les hommes à visage découvert , comme si elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards , elles les voyent dans les Mosquées , les promenades , chez elles-mêmes ; l'usage de se faire  
servir

servir par des Eunuques , leur est inconnu : au lieu de cette noble simplicité , & de cette aimable pudeur , qui regne parmi vous , on voit une impudence brutale , à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oüi , Roxane , si vous étiez ici , vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie , où votre Sexe est descendu : vous fuiriez ces abominables lieux ; & vous soupiriez pour cette douce retraite , où vous trouvez l'innocence ; où vous êtes sûre de vous même ; où nul peril ne vous fait trembler ; où enfin vous pouvez m'aimer , sans craindre de perdre jamais l'Amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs ; quand vous vous parfumez tous le corps des essences les plus précieuses ; quand vous vous parez  
de

de vos plus beaux habits , quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse , & par la douceur de votre chant ; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes , de douceur & d'enjouement , je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet , que celui de me plaire : & quand je vous vois rougir modestement , que vos regards cherchent les miens , que vous vous infinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuses , je ne sçaurois , Roxane , douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe ? L'art de composer leur teint les ornemens dont elles se parent , les soins qu'elles prennent de leur personne , le desir continuel de plaire , qui les occupe , sont autant de taches faites à leur Vertu , & d'outrage à leur époux.

Ce

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles poussent l'attentat aussi loin, qu'une pareille conduite devoit le faire croire; & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait fremir, de violer absolument la Foi conjugale: il y a bien peu de femmes assez abandonnées pour porter le crime si loin: elles portent toutes dans leur cœur un certain caractère de vertu, qui y est gravé, que la naissance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas: elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs, que la pudeur exige; mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se revolte. Aussi quand nous vous enfermons si étroitement; que nous vous faisons garder par tant d'esclaves; que nous gênons si fort vos desirs, lorsqu'ils volent trop loin: ce n'est pas que nous craignons la dernière

infi-

infidélité ; mais c'est que nous sçavons que la pureté ne sçauroit être trop grande , & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains , Roxane ; votre chasteté si long-tems éprouvée méritoit un époux , qui ne vous eût jamais quittée , & qui pût lui-même réprimer les desirs , que votre seule Vertu sçait soumettre.

*De Paris le 7. de la Lune  
de Regeb 1712.*

L E T T R E





## LETTRE XXV.

USBEK à NESSIR.

*A Ispahan.*

**N**Ous sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la Ville du Soleil \*.

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boîte, où il y avoit quelques presens pour toi: tu recevras cette Lettre par la même voye. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou six cens lieuës, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des siennes aussi facilement, que s'il étoit à Ispahan, & moi à Com. J'envoie mes Lettres à Marseille, d'où il part continuellement des Vaisseaux  
pour

\* Ispahan.

pour Smirne : de là , il envoie celles , qui font pour la Perse , par les Caravanes d'Armenie , qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite : la force de sa Constitution , sa jeunesse , & sa gayeté naturelle , le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais pour moi je ne me porte pas bien : mon corps & mon esprit sont abbattus , je me livre à des reflexions qui deviennent tous les jours plus tristes : ma santé , qui s'affoiblit , me tourne vers ma Patrie , & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais , cher Nessim , je te conjure , fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis : si elles m'aiment , je veux épargner leurs larmes ; & si elles ne m'aiment pas , je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si

Si mes Eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient espérer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bien-tôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce Sexe, qui se fait entendre aux rochers, & remuë les choses inanimées.

Adieu, Neffir, j'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

*A Paris le 5. de la Lune  
de Ghahban 1712.*



## L E T T R E X X V I.

R I C A à \* . \* . \*

**J**E vis hier une chose assez singuliere , quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris.

Tout le Peuple s'assemble sur la fin de l'après-dinée , & va jouer une espece de Scène ; que j'ai entendu appeller Comedie : le grand mouvement est sur une estrade , qu'on nomme le Theâtre : aux deux côtez on voit dans de petits reduits , qu'on nomme loges , des hommes & des femmes , qui jouent ensemble des Scènes muettes , à peu près comme celles , qui sont en usage en notre Perse.

Tantôt c'est une amante affligée , qui exprime sa langueur :  
tantôt

tantôt un autre avec des yeux vifs, & un air passionné, devore des yeux son amant, qui la regarde de même; toutes les passions sont peintes sur les visages, & exprimées avec une éloquence, qui n'en est que plus vive, pour être muette. Là les Auteurs ne paroissent qu'à demi corps, & ont ordinairement un manchon par modestie, pour cacher leur bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux, qui sont en haut sur le Theatre, & ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques jeunes gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour soutenir à la fatigue; ils sont obligés d'être partout; ils passent par des endroits, qu'eux seuls connoissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en

K 2      étage;

étage ; ils font en haut , en bas , dans toutes les loges ; ils plongent , pour ainsi dire , on les perd , ils reparoissent : souvent ils quittent le lieu de la Scene , & vont jouer dans une autre : on en voit même qui par un prodige , qu'on n'auroit osé esperer de leurs bequilles , marchent , & vont comme les autres. Enfin on se rend à des sales , où l'on joue une Comedie particuliere : on commence par des reverences : on continue par des embrassades : on dit que la connoissance la plus legere met un homme en droit d'en étouffer un autre : il semble que le lieu inspire de la tendresse : en effet , on dit que les Princesses qui y regnent , ne sont point cruelles ; & si on en excepte deux ou trois heures par jour , où elles sont assez sauvages , on peut dire que le reste du tems elles sont traitables ; & que

que c'est une yvresse ; qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'Opera : toute la difference est que l'on parle à l'un , & chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se deshabilloit une des principales Actrices : nous fîmes si bien connoissance , que le lendemain je reçus d'elle cette Lettre.

MONSIEUR ,

**J** É suis la plus malheureuse fille du monde ; j'ai toujours été la plus vertueuse Actrice de l'Opera : Il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge , où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en Prêtresse de Diane , un jeune Abbé vint m'y trouver & sans respect pour mon Habit blanc ,

K 3 mon

„ mon voile , & mon bandeau , il  
„ me ravit mon innocence ; j'ai  
„ beau lui exagerer le sacrifice que  
„ je lui ai fait , il se met à rire , &  
„ me soutient qu'il m'a trouvée  
„ très-profane ; cependant je suis si  
„ grosse , que je n'ose plus me pre-  
„ senter sur le theatre ; car je suis  
„ sur le chapitre de l'honneur d'une  
„ délicatesse inconcevable ; & je  
„ soutiens toujours qu'à une fille  
„ bien née , il est plus facile de faire  
„ perdre la vertu , que la modestie ;  
„ avec cette délicatesse vous jugez  
„ bien que ce jeune Abbé n'eût ja-  
„ mais réussi , s'il ne m'avoit pro-  
„ mis de se marier avec moi ; un  
„ motif si légitime me fit passer sur  
„ les petites formalités ordinaires ,  
„ & commencer par où j'aurois dû  
„ finir ; mais puisque son infidélité  
„ m'a deshonorée , je ne veux plus  
„ vivre à l'Opera , où entre vous  
„ & moi l'on ne me donne gueres  
„ de quoi vivre ; car à présent que  
j'avance



j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes, ma pension, qui est toujours la même, semble diminuer tous les jours. J'ai appris par un homme de votre suite, que l'on faisoit un cas infini dans votre País d'une bonne Danseuse, & que si j'étois à Ispahan, ma fortune seroit aussi-tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'amener avec vous dans ce país-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille, qui par sa vertu, & sa conduite ne se rendroit pas indigne de vos bontés. Je suis....

*A Paris le 2. de la Lune  
de Chalval 1712.*



## L E T T R E   X X V I I .

R I C A   à   I B B E N .

*A Smirne.*

**L**E Pape est le Chef des Chrétiens : c'est une vieille idole , qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux Princes même ; car il les déposoit aussi facilement , que nos magnifiques Sultans déposent les Rois d'Irimerie , & de Georgie : mais on ne le craint plus. Il se dit Successeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on appelle Saint Pierre : & c'est certainement une riche Succession ; car il a des trefors immenses & un grand Pais sous sa domination.

Les Evêques sont des gens de Loi , qui lui sont subordonnés ,  
&

& ont sous son autorité deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés, ils sont comme lui des Articles de Foi: Quand ils sont en particulier, ils n'ont gueres d'autre fonction, que de dispenser d'accomplir la Loi. Car tu sçauras que la Religion Chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles: & comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ces devoirs, que d'avoir des Evêques, qui en dispensent; on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique: ainsi si on ne veut pas faire le Rahmasan; si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des Mariages; si on veut rompre ses vœux; si on veut se marier contre les défenses de la Loi; quelquefois même si on veut revenir contre son serment; on va à l'Evêque ou au Pape, qui donne aussi tôt la dispense.

Les Evêques ne sont pas des  
Arti-

Articles de Foi de leur propre mouvement : il y a un nombre infini de Docteurs , la plûpart Dervis qui soulevent entre eux mille Questions nouvelles sur la Religion : on les laisse disputer long-tems ; & la guerre dure jusques à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de Royaume , où il y ait eu tant de guerres Civiles , que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque Proposition nouvelle , sont d'abord appellés Hérétiques. Chaque hérésie à son nom , qui est pour ceux , qui y sont engagés , comme le mot de ralliement ; mais n'est Hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le different par la moitié , & donner une distinction à ceux qui accusent d'hérésie ; & quelle que soit la distinction , intelligible ,  
ou

ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut se faire appeller Orthodoxe.

Ce que je te dis est bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai ouï dire qu'en Espagne & en Italie, il y a de certains Dervis, qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui, qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main ; qui a porté sur lui deux morceaux de Drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une Province, qu'on appelle la Galice : sans cela un pauvre Diable est bien embarrassé : quand il jureroit comme un Payen qu'il est Orthodoxe : on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme Hérétique ; il auroit beau donner  
fa

sa distinction ; point de distinction : il seroit en cendres avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres Juges présument qu'un accusé est innocent, ceux-ci le présument toujours coupable ; dans le doute ils tiennent pour règle de se déterminer du côté de la rigueur : apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais ; mais d'un autre côté ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir ; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils font dans leur sentence un petit compliment à ceux, qui sont revêtus d'une chemise de soufre ; & leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés ; qu'ils sont doux, & qu'ils abhorrent  
le

le sang & sont au defespoir de les avoir condamnés ; mais pour se consoler , ils confisquent tous les biens de ces malheureux , à leur profit.

Heureuse la terre , qui est habitée par les enfans des Prophetes ; ces tristes spectacles y sont inconnus \* ; la Sainte Religion que les Anges y ont apportée , se défend par sa Verité même ; elle n'a point besoin de ces moyens violens , pour se maintenir.

*De Paris le 4. de la Lune  
De Chalval. 1712.*

\* Les Persans sont les plus Tolérans de tous les Mahometans,

\*\*\*\*\*.\*\*\*.\*\*\*\*\*

## L E T T R E XXVIII.

R I C A *au même.**A Smyrne.*

**L** Es habitans de Paris sont d'une curiosité , qui va jusques à l'extravagance. Lorsque j'arrivai , je fus regardé comme si j'avois été envoyé du Ciel : Vieillards , hommes , femmes , enfans , tous vouloient me voir : si je sortois , tout le monde se mettoit aux fenêtres : si j'étois aux Tuilleries , je voyois aussi-tôt un cercle se former au tour de moi : les femmes même faisoient un Arc en Ciel nuancé de mille couleurs , qui m'entouroit ; si j'étois aux spectacles , je voyois aussi-tôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vû que moi. Je souris quelquefois d'en-  
ten-



tendre des gens, qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entre eux ; il faut avouër qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable ! Je trouvois de mes Portraits par tout, je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vû.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux, & si rare : & quoique j'aye très-bonne opinion de moi ; je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande Ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan, & à en endosser un à l'Européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement : libre de tous les ornemens étrangers, je me vis appretié au plus juste : j'eus

sujet de me plaindre de mon Tailleur, qui m'avoit fait perdre en un instant l'attention & l'estime publique : car j'entrai tout à coup dans un néant affreux : je demeuroid quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche : mais si quelqu'un par hazard apprenoit à la compagnie que j'étois Persan ; j'entendois aussi-tôt au tour de moi un bourdonnement, ah, ah, Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ?

*A Paris le 4. de la Lune  
De Chalval 1712.*

**LETTRE**



## LETTRE XXIX.

R H E D I à U S B E K.

*A Paris.*

**J**E suis à present à Venise , mon cher Usbek : on peut avoir vû toutes les Villes du Monde, & être surpris en arrivant à Venise ; on sera toujours étonné de voir une Ville , des Tours & des Mosquées sortir de dessous l'eau , & de trouver un peuple innombrable dans un endroit, où il ne devroit y avoir que des Poissons.

Mais cette Ville profane manque du tresor le plus précieux , qui soit au monde ; c'est-à-dire , d'eau vive ; il est impossible d'y accomplir une seule ablution legale. Elle est en abomination à notre St. Pro-

phete ; & il ne la regarde jamais du haut du Ciel , qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek , je ferois charmé de vivre dans une Ville , où mon esprit se forme tous les jours ; je m'instruis des Secrets du Commerce , des interêts des Princes , de la forme de leur gouvernement ; je ne neglige pas même les superstitions Européennes ; je m'applique à la Medecine , à la Physique , à l'Astronomie ; j'étudie les Arts ; enfin je fors des nuages , qui couvroient mes yeux dans le País de ma naissance.

*A Venise le 16. de la Lune  
de Chalval 1712.*

L E T T R E



## LETTRE XXX,

RICA à \*\*\*.

**J**'Allai l'autre jour voir une maison où l'on entretient environ trois cent personnes assez pauvrement ; j'eus bien-tôt fait ; car l'Eglise, ni les bâtimens ne meritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison , étoient assez gais ; plusieurs d'entr'eux jouïoient aux cartes, ou à d'autres jeux, que je ne connois point. Comme je sortois , un de ces hommes sortoit aussi ; & m'ayant entendu demander le chemin du Marais , qui est le quartier le plus éloigné de Paris ; j'y vais , me dit-il , & je vous y conduirai , suivez-moi. Il me mena à merveille , me tira de tous les embarras , & me sauva adroitement des Carrosses & des Voitures ; nous étions

étions prêts d'arriver , quand la curiosité me prit : mon bon ami , lui dis-je , ne pourrois-je point sçavoir qui vous êtes ? Je suis aveugle , Monsieur , me repondit-il. Comment , lui dis-je , vous êtes aveugle ? Et que ne priez-vous cet honnête homme , qui joüoit aux cartes avec vous , de nous conduire ? Il est aveugle aussi me repondit-il ? il y a quatre cens ans que nous sommes trois cens aveugles dans cette maison , où vous m'avez trouvé ; mais il faut que je vous quitte ; Voilà la rue que vous demandiez , je vais me mettre dans la foule ; j'entre dans cette Eglise , où , je vous jure , j'embarraissai plus les gens , qu'ils ne m'embarrafferent.

*A Paris le 17. de la Lune  
de Chalval 1712.*

LETTRE



## LETTRE XXXI.

USBEK à RHEDI.

*A Venise.*

**L**E Vin est si cher à Paris par les Impôts que l'on y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire executer le précepte du divin Alcoran, qui défend d'en boire.

Lorsque je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le present le plus redoutable, que la nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétri la vie, & la reputation de nos Monarques; ç'a été leur intemperance; c'est la source la plus empoisonnée de leurs injustices, & de leurs cruautés.

Je

Je le dirai à la honte des hommes : la Loi interdit à nos Princes l'usage du Vin ; & ils en boivent avec un excès , qui les dégrade de l'humanité même. Cet usage est contraire & permis aux Princes Chrétiens ; & on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même : dans une débauche licentieuse , on se revolte avec fureur contre les preceptes ; & la Loi faite pour nous rendre plus justes , ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais quand je desapprouve l'usage de cette liqueur , qui fait perdre la raison ; je ne condamne pas de même ces boissons , qui l'égayent. C'est la sagesse des Orientaux de chercher des remèdes contre la tristesse , avec autant de soin que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il arrive quelque malheur à un Européen il n'a d'autre ressource que la lecture d'un Philosophe ,



lofophe , qu'on appelle Seneque ; mais les Afiatiques plus fensés qu'eux , & meilleurs Phyficiens en cela , prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai , & de charmer le fouvernir de les peines.

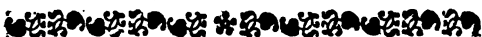
Il n'y a rien de fi affligeant que les confolations tirées de la neceffité du mal , de l'inutilité des remedes , de la fatalité du Deftin , de l'ordre de la Providence , & du malheur de la condition humaine : c'eft fe moquer de vouloir adoucir un mal , par la confideration que l'on eft né miferable : il vaut bien mieux enlever l'efprit hors de fes reflexions ; & traiter l'homme comme fenfible , au lieu de le traiter comme raifonnable.

L'ame unie avec le corps en eft fans cefle tyrannifée : fi le mouvement du fang eft trop lent ; fi les efprits ne font pas affez épurés ; s'ils ne font pas en quantité fuffifante , nous tombons dans l'accablement,

&

& dans la tristesse; mais si nous prenons des breuvages, qui puissent changer cette disposition de notre corps; notre ame redevient capable de recevoir des impressions qui l'égayent, & elle sent un plaisir secret, de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement & sa vie.

*A Paris le 25. de la Lune  
de Zilcadé 1713.*



## LETTRE XXXII.

RICA à IBBEN.

*A Smirne.*

**L**Es femmes de Perse sont plus belles que celles de France ; mais celles de France sont plus jolies. Il est impossible de ne point aimer les premières , & de ne se point plaire avec les secondes ; les unes sont plus tendres, & plus modestes ; les autres sont plus gayeres , & plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y mènent ; elles ne jouent , ni ne veillent ; elles ne boivent point de vin, & ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le Serrail est plutôt fait pour la santé, que pour les plaisirs ; c'est une vie unie , qui ne pique point ; tout s'y

*Tome I.*

M ressent

ressent de la subordination & du devoir ; les plaisirs même y sont graves, & les joyes severes, & on ne les goûte presque jamais, que comme des marques d'autorité, & de dependance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la même gayeté, que les François; on ne leur voit point cette liberté d'esprit, & cet air content, que je trouve ici dans tous les états, & dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles, où de pere en fils personne n'a ri, depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux ; ils ne se voyent que lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie ; l'amitié, ce doux engagement du cœur qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnue ; ils se retirent dans leurs maisons, où

où ils trouvent toujours une compagnie , qui les attend, de maniere que chaque famille est , pour ainsi dire , isolée des autres.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce païs-ci, il me dit : Ce qui me choque le plus de vos mœurs , c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves, dont le cœur & l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition : ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la vertu , que l'on tient de la nature ; & ils les ruinent depuis l'enfance qu'ils vous obsèdent.

Car enfin défaites-vous des préjugés ; que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable , qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre , & s'enorgueillit du plus vil emploi, qui soit parmi les humains ; qui est méprisable par sa fidélité même , qui est la seule de ses ver-

rus ; parce qu'il y est porté par envie , par jalousie & par defespoir ; qui brûlant de se venger de deux Sexes, dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort , pourvû qu'il puisse desoler le plus foible ; qui tirant de son imperfection , de sa laideur & de sa difformité tout l'éclat de sa condition , n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être ; qui enfin rivé pour jamais à la porte , où il est attaché , plus dur que les gonds & les verroux qui la tiennent , se vante de cinquante ans de vie dans ce Poste indigne , où chargé de la jalousie de son Maître , il a exercé toute sa bassesse ?

*A Paris le 14. de la Lune  
de Zilhagé 1713.*



L E T T R E

\*\*\*\*\*

## L E T T R E X X X I I I .

U S B E K à G E M C H I D *son Con-*  
*sin, Dervis du brillant monastere*  
*de Tauris.*

**Q** U e penſes-tu des Chrétiens,  
ſublime Dervis ? Crois-tu  
qu'au jour du Jugement ils ſeront  
comme les infidelles Turcs , qui  
ſerviront d'Anes aux Juifs, & ſe-  
ront menés par eux au grand trot  
en Enfer ? Je ſçais bien qu'ils n'i-  
ront point dans le ſéjour des Pro-  
phetes , & que le grand Hali n'eſt  
point venu pour eux. Mais parce  
qu'ils n'ont pas été aſſez heureux  
pour trouver des Mosquées dans  
leur Pais , crois-tu qu'ils ſoient  
condamnés à des châtimens éter-  
nels ; & que Dieu les puniſſe pour  
n'avoir pas pratiqué une Religion ,  
qu'il ne leur a pas fait connoître ?

Je

Je puis te le dire , j'ai souvent examiné ces Chrétiens , je les ai interrogés , pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais ouï parler.

Ils ne ressembloient point à ces infidèles , que nos Saints Prophetes faisoient passer au fil de l'épée , parce qu'ils refusoient de croire aux miracles du Ciel : ils sont plutôt comme ces malheureux , qui vivoient dans les tenebres de l'idolatrie , avant que la divine lumiere vînt éclairer le visage de notre grand Prophete.

D'ailleurs si l'on examine de près leur Religion ; on y trouvera comme une semence de nos dogmes. J'ai souvent admiré les secrets de la Providence , qui semble les avoir voulu préparer par-là à conversion generale. J'ai ouï parler d'un Livre de leurs Docteurs , intitulé



intitulé *la Polygamie Triomphante*, dans lequel il est prouvé que la Polygamie est ordonnée aux Chrétiens : leur Baptême est l'image de nos ablutions légales ; & les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité, qu'ils donnent à cette premiere ablution , qu'ils croient devoir suffire pour toutes les autres ; leurs Prêtres & leurs Moines prient comme nous sept fois le jour : ils espèrent de jouïr d'un Paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la résurrection des corps : ils ont comme nous des jeûnes marqués , des mortifications avec lesquelles ils espèrent fléchir la miséricorde Divine : ils rendent un culte aux bons Anges , & se méfient des mauvais : ils ont une sainte credulité pour les miracles , que Dieu opere par le Ministère de ses Serviteurs ; ils reconnoissent comme nous l'insuffisance de leurs mérites , & le besoin qu'ils ont d'un

Interces-

Intercesseur auprès de Dieu. Je vois par tout le Mahometisme ; quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire , la verité s'échape , & perce toujous les tenebres qui l'environnent. Il viendra un jour , où l'Eternel ne verra sur la terre que de vrais Croyans : le tems qui consume tout , détruira les erreurs mêmes : tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même étendart : tout jusques à la Loi , sera consommé : les divins exemplaires seront enlevez de la terre , & portés dans les celestes Archives.

*A Paris le 20. de la Lune  
de Zithagé 1713.*

L E T T R E



## LETTRE XXXIV.

USBEK à RHEDI.

*A Venise.*

**L**E Caffé est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de Maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons on dit des nouvelles ; dans d'autres on joue aux Echets : il y en a une où l'on apprête le Caffé de telle maniere, qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croye qu'il en a quatre fois plus, que lorsqu'il y est entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux esprits ; c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur Patrie, & qu'ils amusent leurs talens à des choses pueriles : par exemple, lorsque

lorsque j'arrivai à Paris, je les trou-  
vai échauffés sur une dispute la  
plus mince, qui se puisse imaginer;  
il s'agissoit de la réputation d'un  
vieux Poëte Grec , dont depuis  
deux mille ans on ignore la Patrie  
aussi bien que le tems de sa mort.  
Les deux parties avoüoient que  
c'étoit un Poëte excellent; il n'é-  
toit question que du plus ou du  
moins de merite, qu'il falloit lui  
attribuer. Chacun en vouloit don-  
ner le taux; mais parmi ces distri-  
buteurs de reputation, les uns fai-  
soient meilleur poids que les au-  
tres; voilà la querelle: elle étoit  
bien vive; car on se disoit cordia-  
lement de part & d'autre des inju-  
res si grossieres; on faisoit des plai-  
santeries si ameres, que je n'admi-  
rois pas moins la maniere de dispu-  
ter, que le sujet de la dispute. Si  
quelqu'un, disois-je en moi-même,  
étoit assez étourdi pour aller de-  
vant un de ces défenseurs du Poëte  
Grec

Grec , attaquer la réputation de quelque honnête Citoyen, il ne seroit pas mal relevé ; & je crois que ce zele si délicat sur la réputation des morts, s'embraseroit d'une bonne maniere pour défendre celle des vivans ; mais quoiqu'il en soit , ajoûtois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des Censeurs de ce Poëte , que le séjour de deux mille ans dans le tombeau , n'a pû garantir d'une haine si implacable : ils frappent à present des coups en l'air ; mais que seroit-ce si leur fureur étoit animée par la presence d'un ennemi ?

Ceux dont je te viens de parler, disputent en Langue vulgaire , & il faut les distinguer d'une autre sorte de Disputeurs , qui se servent d'une Langue barbare, qui semble ajoûter quelque chose à la fureur , & à l'opiniâtreté des combattans ; il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaisse  
de

de ces sortes de gens ; ils se nourrissent de distinctions, ils vivent de raisonnemens obscurs , & de fausses consequences ; ce métier où l'on devroit mourir de faim , ne laisse pas de rendre : on a vû une Nation entiere chassée de son païs, traverser les Mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle pour parer aux necessités de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

*A Paris le dernier de la Lune  
de Zilhagé 1713.*



## LETTRE XXXV.

USBEX à IB BEN.

*A Smirne.*

**L**E Roi de France est vieux : nous n'avons point d'exemples dans nos Histoires d'un Monarque, qui ait si long-tems régné. On dit qu'il possède à un très-haut degré le talent de se faire obéir : il gouverne avec le même génie sa Famille, sa Cour, son Etat : on lui a souvent entendu dire que de tous les Gouvernemens du Monde, celui des Turcs, ou celui de nôtre Auguste Sultan lui plairoit le mieux ; tant il fait cas de la Politique Orientale.

J'ai étudié son caractère, & j'y ai trouvé des contradictions, qu'il m'est impossible de résoudre.

*Tomé I.*

N dre :

dre : par exemple , il a un Mini-  
stre , qui n'a que dix-huit ans ; &  
une Maîtresse , qui en a quatre-  
vingt : il aime sa Religion ; & il  
ne peut souffrir ceux qui disent qu'il  
la faut observer à la rigueur : quoi  
qu'il fuie le tumulte des Villes ,  
& qu'il se communique peu ; il  
n'est occupé depuis le matin jus-  
ques au soir qu'à faire parler de  
lui : il aime les Trophées , & les  
Victoires ; mais il craint autant de  
voir un bon Général à la tête de  
ses Troupes , qu'il auroit sujet de  
le craindre à la tête d'une Armée  
ennemie ; il n'est , je croirois , jamais  
arrivé qu'à lui , d'être en même-  
tems comblé de plus de richesses ,  
qu'un Prince n'en scauroit espe-  
rer , & accablé d'une pauvreté ,  
qu'un particulier ne pourroit four-  
nir.

Il aime à gratifier ceux qui le  
servent ; mais il paye aussi libéra-  
lement les dissiduités , ou plutôt l'oi-  
siveté



siveté de ses Courtisans ; que les campagnes laborieuses de ses Capitaines : souvent il préfère un homme , qui le deshabile , ou qui lui donne la Serviette , lorsqu'il se met à table , à un autre , qui lui prend des Villes ; ou lui gagne des Batailles : il ne croit pas que la Grandeur Souveraine doive être gênée dans la distribution des graces ; & sans examiner si celui , qu'il comble de biens , est homme de mérite ; il croit que son choix va le rendre tel : aussi lui a-t-on vû donner une petite pension à un homme , qui avoit fui deux lieuës & un beau gouvernement à un autre , qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique , sur tout dans ses bâtimens : Il y a plus de Statuës dans les Jardins de son Palais , que de Citoyens dans une grande Ville : sa Garde est aussi forte , que celle du Prince , de-

vant qui tous les trônes se renversent : ses Armées sont aussi nombreuses, ses ressources aussi grandes & ses Finances aussi inépuisables.

*De Paris le 7. de la Lune  
de Mabarram 1713.*

\*\*\*\*\*

## LETTRE XXXVI.

RICA à IB BEN.

*A Smirne.*

C'Est une grande question parmi les hommes, de sçavoir, s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laisser : il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes, que l'on aime ; nos  
Asiati-

Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes , de renoncer à l'Empire , que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées est embarrassant; ils répondent que dix femmes qui obéissent , embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent à leur tour que les Européens ne sçauroient être heureux avec des femmes , qui ne leur sont pas fidelles: on leur répond que cette fidélité , qu'ils vantent tant , n'empêche point le dégoût , qui suit toujours les passions satisfaites; que nos femmes sont trop à nous ; qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à désirer , ni à craindre ; qu'un peu de coquetterie est un sel , qui pique , & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi , seroit embarrassé de décider : car si les

dans les talens, que l'éducation n'a point affoiblis ; & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avoüer quoique cela choque nos mœurs ; chez les Peuples les plus polis , les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris ; elle fut établie par une Loi chez les Egyptiens , en l'honneur d'Isis , & chez les Babylonienens , en l'honneur de Semiramis. On disoit des Romains qu'ils commandoient à toutes les Nations ; mais qu'ils obéissent à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates , qui étoient véritablement dans la servitude du Sexe ; ils étoient trop barbares , pour que leur exemple puisse être cité.

Tu verras , mon cher Ibben , que j'ai pris le goût de ce païs-ci , où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires , & à réduire tout en paradoxe. Le Prophète

phete a decidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre Sexe: les femmes, dit il, doivent honorer leurs maris, leurs maris les doivent honorer; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

*A Paris le 26. de la Lune  
de Gemmadi 2. 1713.*



## LETTRE XXXVII.

HAGI IBBI \* au Juif BEN  
JOSUE' Profelite Mahometan.

*A Smirne.*

**I**L me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans, qui préparent à la naissance des hommes

\* Hagi est un homme, qui a fait le Pelerinage à la Mecque.

avantage. Les Oiseaux disoient dans leurs gasouillemens , qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent ; parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient & disoient : c'est plutôt à nous ; parce que nous pouvons lui apporter de tous les endroits , les odeurs les plus agréables. Non , disoient les Nuées , non , c'est à nos soins qu'il sera confié ; parce que nous lui ferons part à tous les instans , de la fraîcheur des eaux. Là-dessus les Anges indignés s'écrioient : que nous restera-t-il donc à faire ? Mais une voix du Ciel fut entendue , qui termina toutes les disputes : il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels , parce qu'heureuses les mammelles , qui l'allaitteront , & les mains , qui le toucheront , & la maison , qu'il habitera , & le lit , où il reposera.

Après

Après tant de témoignages éclatans , mon cher Josué , il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte Loi. Que pouvoit faire d'avantage le Ciel pour autoriser sa Mission divine , à moins que de renverser la nature , & de faire périr les hommes mêmes , qu'il vouloit convaincre ?

*A Paris le 20. de la Lune  
de Rhegeb 1713.*

\*\*\*\*\*.\*\*\*\*\*

## L E T T R E   X X X V I I I .

U S B E K   à   I B B E N .

*A Smirne.*

**D**<sup>1</sup>Ès qu'un Grand est mort , on s'assemble dans une Mosquée ; & l'on fait son Oraison funebre , qui est un Discours à sa louange , avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres : il faut pleurer les hommes à leur naissance , & non pas à leur mort. A quoi servent les Cérémonies , & tout l'attirail lugubre , qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens , les larmes mêmes de sa famille , & la douleur de ses amis , qu'à exagérer la perte qu'il va faire ?

T. I. C.

A. Nous



Nous sommes si aveugles, que nous ne sçavons quand nous devons nous affliger, ou nous réjoûir: nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses, ou de fausses joyes.

Quand je vois le Mogol, qui toutes les années va sottement se mettre dans une balance, & se fait peser comme un bœuf: quand je vois les peuples se réjoûir de ce que ce Prince est devenu plus materiel, c'est-à-dire, moins capable de les gouverner; j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

*A Paris le 20. de la Lune  
de Rbegeb 1713.*



## L E T T R E X X X I X .

L E P R E M I E R E U N U Q U E  
N O I R à U S B E K .

**I** Smaël un de tes Eunuques noirs vient de mourir, Magnifique Seigneur, & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les Eunuques sont extrêmement rares à présent, j'avois pensé de me servir d'un esclave noir, que tu as à la campagne : mais je n'ai pû jusques ici le porter à souffrir qu'on le consacrat à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte c'est son avantage, je voulus l'autre jour user à son égard d'un peu de rigueur ; & de concert avec l'Intendant de tes Jardins, j'ordonnai que malgré lui on le mît en état de te rendre les services, qui flattent le plus ton  
cœur

cœur , & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux , qu'il n'ose pas même regarder : mais il se mit à hurler comme si on avoit voulu l'écôrcher ; & fit tant , qu'il échappa de nos mains , & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace , soutenant que je n'ai conçu ce dessein , que par un desir insatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes , qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure par les cent mille Prophetes, que je n'ai agi que pour le bien de ton service , la seule chose qui me soit chere, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

*Du Serrail de Fatmé le 7. de la  
Lune de Maharram 1713.*



## L E T T R E X L.

P H A R A N à U S B E K

*son souverain Seigneur.*

**S** I tu étois ici, Magnifique Seigneur , je paroîtrois à ta vûë tout couvert de papier blanc ; & il n'y en auroit pas assez encore, pour écrire toutes les insultes , que ton premier Eunuque noir , le plus méchant de tous les hommes , m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries , qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance impuisable ; il a animé contre moi le cruel-Intendant de tes Jardins , qui depuis ton départ m'oblige à des travaux insurmontables , dans lesquels

quels j'ai pensé mille fois laisser la vie , sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même : j'ai un Maître rempli de douceur , & je suis le plus malheureux esclave , qui soit sur la terre !

Je te l'avouë , Magnifique Seigneur , je ne me croyois pas destiné à de plus grandes miseres : mais ce traître d'Eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que de son autorité privée il me destina à la garde de tes femmes sacrées ; c'est-à dire , à une exécution , qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui en naissant ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels Parens un traitement pareil , se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur : mais qu'on me fasse descendre de l'humanité , & qu'on m'en prive

prive ; je mourrois de douleur, si je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds , sublime Seigneur, dans une humilité profonde: fais en sorte que je sente les effets de cette Vertu si respectée , & qu'il ne soit pas dit que par ton ordre , il y ait sur la terre un malheureux de plus.

*Des Jardins de Fatmé le 7. de la  
Lune de Maharram 1713.*



## L E T T R E X L I.

U S B E K à P H A R A N

*aux Jardins de Fatmé.*

**R** Ecevez la joye dans votre cœur, & reconnoissez ces sacrés caractères ; faites-les baïser au grand Eunuque , & à l'Intendant de mes Jardins ; je leur défends

fends de mettre la main sur vous  
jusques à mon retour ; dites-leur  
d'acheter l'Eunuque, qui manque :  
acquittez-vous de votre devoir ,  
comme si vous m'aviez toujours  
devant les yeux ; car sçachez que  
plus mes bontés sont grandes, plus  
vous serez puni, si vous en abusez.

*De Paris le 25. de la Lune  
de Rhegeb 1713.*



## LETTRE XLII.

USBK à RHEDI.

*A Venise.*

**I**L y a en France trois sortes d'E-  
tats , l'Eglise , l'Epée , & la  
Robe. Chacun a un mépris sou-  
verain pour les deux autres : tel ,  
par exemple, que l'on devoit mé-  
priser , parce qu'il est un sot, ne  
l'est

l'est souvent , que parce qu'il est homme de Robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils Artisans, qui ne disputent sur l'excellence de l'Art, qu'ils ont choisi: chacun s'éleve au dessus de celui, qui est d'une profession differente, à proportion de l'idée, qu'il s'est faite de la superiorité de la sienne.

Les hommes ressembtent tous plus ou moins à cette femme de la Province d'Erivan , qui ayant reçu quelque grace d'un de nos Monarques , lui souhaita mille fois dans les benedictions qu'elle lui donna, que le Ciel le fît Gouverneur d'Erivan.

J'ai lû dans une Relation qu'un Vaisseau François ayant relâché à la Côte de Guinée , quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques Moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la justice à ses Sujets sous



un arbre ; il étoit sur son trône , c'est-à-dire , sur un morceau de bois , aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol : il avoit trois ou quatre Gardes avec des piques de bois ; un Parasol en forme de Dais , le couvroit de l'ardeur du Soleil : tous ses ornemens , & ceux de la Reine sa femme , consistoient en leur peau noire , & quelques bagues. Ce Prince plus vain encore que misérable , demanda à ces étrangers , si l'on parloit beaucoup de lui en France : il croyoit que son nom devoit être porté d'un Pole à l'autre : & à la différence de ce Conquérant , de qui on a dit , qu'il avoit fait taire toute la terre , il croyoit lui , qu'il devoit faire parler tout l'Univers.

Quand le Cam de Tartarie a dîné , un Héraut crie , que tous les Princes de la terre peuvent aller dîner si bon leur semble : &  
ce

ce Barbare , qui ne mange que du lait , qui n'a pas de maison , qui ne vit que de brigandages , regarde tous les Rois du monde comme ses Esclaves , & les insulte régulièrement deux fois par jour.

*A Paris le 28. de la Lune  
de Rhegeb 1713.*

\*\*\*\*\*

## L E T T R E X L I I I .

R H E D I à U S B E K .

Δ \* \* \* .

**H**ier matin comme j'étois au lit , j'entendis frapper rudement à ma porte , qui fut soudain ouverte , ou enfoncée par un homme , avec qui j'avois lié quelque société , & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste ; sa per-  
ruque

ruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir ; & il avoit renoncé pour ce jour-là aux sages précautions, avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le delabrement de son Equipage.

Levez-vous , me dit-il , j'ai besoin de vous tout aujourd'hui ; j'ai mille emplettes à faire , & je serai bien aise que ce soit avec vous ; il faut premierement que nous allions à la rue St. Honoré parler à un Notaire , qui est chargé de vendre une terre de cinq cens mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici je me suis arrêté un moment au Fauxbourg St. Germain, où j'ai loué un hôtel de deux mille écus ; & j'espère passer le Contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé , on peut s'en falloir , mon homme me fit

precipitamment descendre : commençons par aller acheter un Carrosse, & établissons d'abord l'Equipage : en effet nous achetâmes non seulement un Carrosse, mais aussi pour cent mille frans de Marchandises, en moins d'une heure : tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchandait rien ; & ne compra jamais : aussi ne déplaça-t-il pas. Je révois sur tout ceci ; & quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singulière de richesses, & de pauvreté ; de manière que je ne sçavois que croire : mais enfin je rompis le silence, & le tirant à quartier je lui dis : Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela ? Moi, me dit-il, venez dans ma chambre ; Je vous montrerai des trésors immenses, & des richesses enviées des plus grands Monarques : mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez

pou-

toujours avec moi. Je le suis ; nous grimpons à son cinquième étage , & par une échelle nous nous guindons à un sixième , qui étoit un Cabinet ouvert aux quatre vents , dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin , me dit-il ; & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans , qui est d'aller visiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu , qui devoit me rendre plus riche qu'un homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à présent toutes les qualités que les Philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux : j'en ai tiré ces grains que vous voyez , qui sont de vrai Or par leur couleur , quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret que Nicolas Flamel trouva , mais que Raymond Lulle , & un

million d'autres chercherent toujours, est venu jusques à moi ; & je me trouve aujourd'hui un heureux Adepte. Fasse le Ciel que je ne me ferve de tant de trésors qu'il m'a communiqués , que pour sa gloire !

Je sortis , & je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier , transporté de colere ; & laissai cet homme si riche dans son Hôpital. Adieu , mon cher Usbek, j'irai te voir demain ; & si tu veux , nous reviendrons ensemble à Paris.

*A Paris le dernier de la Lune  
de Rhegeb 1713.*

**L E T T R E**



## L E T T R E   X L I V.

U S B E K   à   R H E D I.

*A Venise.*

**J**E vois ici des gens qui disputent sans fin sur la Religion : mais il semble qu'ils combattent en même-tems à qui l'observera le moins.

Non-seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens , mais même meilleurs Citoyens ; & c'est ce qui me touche : car dans quelque Religion qu'on vive , l'observation des Loix , l'amour pour les hommes, la pitié envers les Parens, sont toujours les premiers actes de Religion.

En effet , le premier objet d'un homme Religieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité , qui

a établi la Religion qu'il professe ? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir , est sans doute d'observer les Regles de la Société, & les devoirs de l'humanité : car en quelque Religion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une Religion pour les rendre heureux : que s'il aime les hommes, on est sûr de lui plaire en les aimant aussi ; c'est-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité, & de l'humanité, & en ne violant point les Loix sous lesquelles ils vivent.

On est bien plus sûr par-là de plaire à Dieu, qu'en observant telle ou telle Ceremonie : car les Ceremonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes ; elles ne sont bonnes qu'avec égard, & dans la supposition que Dieu les a commandées : mais c'est la matiere  
d'une



d'une grande discussion ; on peut facilement s'y tromper ; car il faut choisir celles d'une Religion entre celles de deux mille.

Un homme faisoit tous les jours à Dieu cette priere. Seigneur, je n'entens rien dans les disputes, que l'on fait sans cesse à votre sujet : je voudrois vous servir selon votre volonté, mais chaque homme que je consulte veut, que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma priere, je ne sçais en quelle Langue je dois vous parler ; je ne sçais pas non plus en quelle posture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout, l'autre veut que je sois assis ; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout ; il y en a qui pretendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide ; d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas couper

per-

per un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un Carvanserai : trois hommes qui étoient auprès de-là , me firent trembler : ils me soutinrent tous trois que je vous avois grièvement offensé ; l'un \* , parce que cet Animal étoit immonde ; l'autre † , parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin \*\* , parce qu'il n'étoit pas Poisson. Un Brachmane , qui passoit par là , & que je pris pour Juge , me dit : ils ont tort , car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet Animal : si fait , lui dis-je. Ah ! vous avez commis un action abominable , & que Dieu ne vous pardonnera jamais , me dit-il , d'une voix severe : que sçavez-vous si l'ame de votre pere n'étoit pas passée dans cette Bête ? Toutes ces choses , Seigneur , me jet-

\* Un Juif, † Un Turc, \*\* Un Armenien.

jettent dans un embarras inconcevable ; je ne puis remuer la tête , que je ne sois menacé de vous offenser : cependant je voudrois vous plaire , & employer à cela la vie , que je tiens de vous : je ne sçais si je nie trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir , est de vivre en bon Citoyen , dans la Société , où vous m'avez fait naître ; & en bon pere dans la famille , que vous m'avez donnée.

*A Paris le 20. de la Lune  
de Chahban 1713.*

LETTRE



## L E T T R E   X L V .

Z A C H I   à   U S B E K .

*A Paris.*

**J'**Ai une grande nouvelle à t'apprendre : je me suis reconciliée avec Zephis: le Serrail partagé entre nous s'est réuni : il ne manque que toi dans les lieux , où la Paix regne:viens,mon cher Usbek,viens y faire triompher l'Amour.

Je donnai à Zephis un grand Festin , où ta mere, tes femmes , & tes principales Concubines furent invitées;tes tantes , & plusieurs de tes cousines s'y trouverent aussi; elles étoient venuës à cheval , couvertes du sombre nuage de leurs voiles , & de leurs habits.

L e

Le lendemain nous partîmes pour la Campagne , où nous espérons être plus libres : nous montâmes sur nos Chameaux , & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brusquement ; nous n'eûmes pas le tems d'envoyer à la ronde , annoncer le Courouc : mais le premier Eunuque toujours industrieux prit une autre précaution ; car il joignit à la toile , qui nous empêchoit d'être vûës , un rideau si épais , que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette Riviere , qu'il faut traverser , chacun de nous se mit selon la coutume dans une boëtte ; & se fit porter dans le Batteau : car on nous dit que la Riviere étoit pleine de monde. Un curieux qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées , reçut un coup mortel , qui lui ôta pour jamais la lumiere  
du

du jour. Un autre qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le même sort : & tes fidelles Eunuques sacrifierent à ton honneur , & aux autres ces deux Infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve , un vent si impetueux s'éleva , & un nuage si affreux couvrit les airs, que nos Matelots commencerent à desespérer. Effrayées de ce peril , nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix , & les disputes de nos Eunuques , dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du peril , & nous tirer de notre prison : mais leur Chef sentint toujours qu'il mourroit plutôt, que de souffrir que son Maître fût ainsi deshonoré , & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui , qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves toute hors d'elle courut  
vers

vers moi deshabillée , pour me secourir ; mais un Eunuque noir la prit brutalement , & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie : pour lors je m'évanouis , & ne revins à moi que lorsque le peril fut passé.

Que les Voyages sont embarrassans pour les femmes ! les hommes ne sont exposés qu'aux perils , qui menacent leur vie , & nous sommes à tous les instans dans le peril de perdre notre vie , ou notre vertu. Adieu mon cher Usbek , je t'adorerai toujours.

*Du Serrail de Fatmé le 2. de la  
Lune de Rhamazan 1713.*



## L E T T R E X L V I.

U S B E K à R H E D I.

*A Venise.*

**C**eux qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs : quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner : j'écris le soir ce que j'ai remarqué , ce que j'ai vu , ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intéresse, tout m'étonne ; je suis comme un enfant dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être , nous sommes reçus agréablement dans toutes les Compagnies , & dans toutes les Sociétés ; je crois  
devoir



devoir beaucoup à l'esprit vif, & à la gayeté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en est également recherché; notre air étranger n'offense plus personne, nous jouissons même de la surprise où l'on est, de nous trouver quelque politesse; car les François n'imaginent pas que notre Climat produise des hommes; cependant, il faut l'avouer, ils valent bien la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jour dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la Compagnie chez lui; il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modestie une gayeté que la vie retirée ôte toujours à nos Dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que  
Q 2 d'étudier

d'étudier selon ma coutume sur cette foule de gens , qui y abordoient sans cesse , dont les caractères me presentoient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plut ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi , de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations générales à elles-mêmes : Vous trouverez peut-être en moi , lui dis-je, plus de curiosité , que de politesse ; mais je vous supplie d'agréer que je vous fasse quelques questions ; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens, que je ne saurois démêler ; mon esprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un seul de ces hommes , qui ne m'ait donné la torture plus de  
deux

deux cens fois ; & cependant je ne les devinerois de mille ans ; ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand Monarque. Vous n'avez qu'à dire , me répondit-il , & je vous instruirai de tout ce que vous souhaitez ; d'autant mieux que je vous crois homme discret , & que vous n'abuserez pas de ma confiance.

Qui est cet homme , lui dis-je , qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux Grands , qui est si familier avec vos Ducs , & qui parle si souvent à vos Ministres qu'on me dit être d'un accès si difficile ? Il faut bien que ce soit un homme de qualité ; mais il a la physionomie si basse , qu'il ne fait gueres honneur aux gens de qualité ; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger ; mais il me semble qu'il y a en general une certaine politesse commune à toutes les Na-

Q3 tions ,

tions, je ne lui trouve point de celle-là ; est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres ? Cet homme , me répondit-il en riant , est un fermier : il est autant au-dessus des autres par ses richesses , qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance : il auroit la meilleure table de Paris , s'il pouvoit se refoudre à ne manger jamais chez lui : il est bien impertinent comme vous voyez ; mais il excelle par son Cuisinier ; aussi n'en est-il pas ingrat ; car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je , que cette Dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit si lugubre avec un air si gai , & un teint si fleuri ? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle , sa parure est plus modeste , mais plus arrangée que celle de vos femmes.

femmes. C'est , me répondit-il , un Prédicateur , & qui pis est , un Directeur : tel que vous le voyez , il en sçait plus que les maris : il connoît le foible des femmes ; elles sçavent aussi qu'il a le sien. Comment , dis-je ? Il parle toujours de quelque chose , qu'il appelle la Grace ? Non pas toujours , me répondit-il ; à l'oreille d'une jolie femme il parle encore plus volontiers de sa chute : il foudroye en public , mais il est doux comme un Agneau en particulier : Il me semble , dis-je pour lors , qu'on le distingue beaucoup , & qu'on a de grands égards pour lui. Comment , si on le distingue ? C'est un homme nécessaire ; il fait la douceur de la vie retirée ; petits conseils , soins officieux , visites marquées ; il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde ; c'est un homme excellent.

Mais

Mais si je ne vous importune pas , dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous ; qui est si mal habillé ; qui fait quelquefois des grimaces , & a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'esprit pour parler , mais parle pour avoir de l'esprit ? C'est , me répondit-il , un Poète , & le grotesque du Genre Humain : ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont ; cela est vrai , & aussi ce qu'ils seront toute leur vie , c'est-à-dire , presque toujours , les plus ridicules de tous les hommes ; aussi ne les épargne-t-on point ; on verse sur eux le mépris à pleines mains : la famine a fait entrer celui-ci dans cette maison ; & il y est bien reçu du Maître , & de la Maîtresse , dont la bonté , & la politesse ne se démentent à l'égard de personne : il fit leur Epitalame lorsqu'ils se marierent : c'est ce qu'il a fait de  
mieux

mieux en sa vie ; car il s'est trouvé que le Mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être , ajouta-t-il , entêté comme vous êtes des préjugés de l'Orient ; il y a parmi nous des Mariages heureux ; & des femmes , dont la Vertu est un gardien severe. Les gens dont nous parlons goûtent entr'eux une paix , qui ne peut être troublée ; ils sont aimés & estimés de tout le monde ; il n'y a qu'une chose : c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde ; ce qui fait qu'il y a quelquefois mauvaise compagnie : ce n'est pas que je les desaprouve : il faut vivre avec les gens tels qu'ils sont : les gens qu'on dit être de bonne compagnie ne sont souvent que ceux dont le vice est plus raffiné , & peut-être qu'il en est comme

me

me des poisons , dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux.

Et ce vieux homme , lui dis-je tout bas , qui a l'air si chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : outre qu'il est habillé autrement que les autres , il censure tout ce qui se fait en France , & n'approuve pas votre Gouvernement. C'est un vieux Guerrier , me dit-il , qui se rend memorable à tous ses Auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles , où il ne se soit pas trouvé , ou qu'on vante un siege , où il n'ait pas monté à la tranchée : il se croit si nécessaire à notre Histoire , qu'il s'imagine qu'elle finit , où il a fini : il regarde quelques blessures , qu'il a reçues , comme la dissolution de la Monarchie : & à la difference de ces Philosophes ,  
qui



qui disent qu'on ne jouit que du présent , & que le passé n'est rien ; il ne jouit au contraire que du passé , & n'existe que dans les Campagnes , qu'il a faites : il respire dans les tems , qui se sont écoulés , comme les Heros doivent vivre dans ceux , qui passeront après eux. Mais pourquoi , dis-je , a-t-il quitté le service ? Il ne l'a point quitté , me répondit-il , mais le service l'a quitté ; on l'a employé dans une petite place , où il racontera le reste de ses jours : mais il n'ira jamais plus loin ; le chemin des honneurs lui est fermé : & pourquoi cela , lui dis-je ? Nous avons une maxime en France , me répondit-il , c'est de n'élever jamais les Officiers , dont la patience a languï dans les emplois subalternes : nous les regardons comme des gens , dont l'esprit s'est comme retreci dans les détails , & qui par une habitude

tude des petites choses, sont devenus incapables des plus grandes : nous croyons qu'un homme, qui n'a pas les qualités d'un Général à trente ans, ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup d'œil, qui montre tout d'un coup un terrain de plusieurs lieux dans toutes les situations différentes ; cette présence d'esprit, qui fait que dans une victoire, on se sert de tous ses avantages, & dans un échec de toutes ses ressources, n'acquerra jamais ces talens : C'est pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands & sublimes, que le Ciel a partagé, non seulement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque ; & des emplois subalternes, pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens, qui ont vieilli dans une guerre obscure ; ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont  
ont

ont fait toute leur vie; & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après, la curiosité me reprit, & je lui dis: je m'engage à ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit, & tant d'impertinence? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & se sçait si bon gré d'être au monde? C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots des gens entrèrent, d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler à mon Gentilhomme, & je restai aussi peu instruit qu'au paravant. Mais un moment après je ne sçais par quel hazard ce jeune homme se trouva auprès de moi; & m'adressant la parole: il fait beau; voudriez-vous, Monsieur, faire un tour dans le parterre. Je lui répondis le plus

civilement qu'il me fut possible; & nous sortimes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal; il y a bien certaine femme dans le monde, qui pèstera un peu, mais qu'y faire? Je vois les plus jolies femmes de Paris, mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder; car entre vous & moi je ne vaux pas grand chose. Apparemment, Monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge, ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, Monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou desespérer un pere: j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ma perte: nous sommes quelques jeunes gens, qui partageons ainsi tout Paris, & l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je  
com-

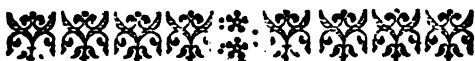
comprends , lui dis-je , vous faites , plus de bruit que le guerrier le plus valeureux , & vous êtes plus considéré qu'un grave Magistrat. Si vous étiez en Perse vous ne jouiriez pas de tous ces avantages : vous deviendriez plus propre à garder nos Dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au visage , & je crois que pour peu que j'eusse parlé , je n'aurois pû m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un païs où l'on tolere de pareilles gens , & où l'on laisse vivre un homme , qui fait un tel métier ? Où l'infidelité , la trahison , le rapt , la perfidie , & l'injustice conduisent à la considération ? Où l'on estime un homme parce qu'il ôte une fille à son pere , une femme à son mari , & trouble les sociétés les plus douces , & les plus saintes ? Heureux les enfans d'Hali , qui défendent leurs familles de l'opprobre , & de la seduction : la lumiere du jour n'est pas plus pure

que le feu , qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour , qui doit les priver de cette vertu , qui les rend semblables aux Anges , & aux Puissances incorporelles. Terre natale & chérie , sur qui le Soleil jette ses premiers regards ; tu n'es point souillée par les crimes horribles , qui obligent cet Astre à se cacher , dès qu'il paroît dans le noir Occident.

*A Paris le 5. de la Lune  
de Rhamazan 1713.*

L E T T R E



## LETTRE XLVII.

RICA à USBEK.

A \* \* \*

**E** Tant l'autre jour dans ma chambre je vis entrer un Dervis extraordinairement habillé : sa barbe descendoit jusques à sa ceinture de corde, il avoit les pieds nud ; son habit étoit gris , grossier, & en quelques endroits pointu : le tout me parut si bisarre , que ma première idée fut d'envoyer chercher un Peintre , pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment , dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite & de plus Capucin : on m'a dit ajouta-t-il , Monsieur, que vous

R 3 retour-

retournez bien-tôt à la Cour de Perse , où vous tenez un rang distingué : je viens vous demander votre protection , & vous prier de nous obtenir du Roi une petite habitation auprès de Casbin , pour deux ou trois Religieux. Mon Pere , lui dis-je , vous voulez donc aller en Perse ? Moi , Monsieur , me dit-il ? Je m'en donnerai bien de garde ; je suis ici Provincial , & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Eh que Diable me demandez-vous donc ? C'est , me répondit-il , que si nous avions cet Hospice , nos Peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs Religieux. Vous les connoissez apparemment , lui dis-je , ces Religieux ? Non , Monsieur , je ne les connois pas. Eh ! morbleu que vous importe donc qu'ils aillent en Perse ? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à  
deux



deux Capucins ; cela fera très-utile & à l'Europe & à l'Asie ; il est fort nécessaire d'intéresser la dedans les Monarques. Voilà ce qui s'appelle de belles Colonies : allez, vous & vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés, & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits, où vous vous êtes engendrés.

*A Paris le 15. de la Lune  
de Rhamazan 1713.*

LETTRE



## L E T T R E   X L V I I I .

R I C A   à   \* \* \* .

**J**'Ai vû des gens chez qui la vertu étoit si naturelle , qu'elle ne se faisoit pas même sentir : ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier , & s'y portoient comme par instinct : bien loin de relever par leur discours leurs rares qualités , il sembloit qu'elles n'avoient pas percé jusques à eux. Voilà les gens que j'aime , non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être , & qui regardent une bonne action comme un prodige , dont le recit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le Ciel a donné de grands talens , que  
peut-

peut-on dire de ces insectes , qui osent faire paroître un orgueil , qui deshonoreroit les plus grands hommes ?

Je vois de tous côtés des gens , qui parlent sans cesse d'eux-mêmes : leurs conversations sont un miroir , qui presente toujours leur impertinente figure ; ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées ; & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent , les grossisse à vos yeux ; ils ont tout fait , tout vû , tout dit , tout pensé ; ils sont un modèle universel ; un sujet de comparaisons inépuisable ; une source d'exemples , qui ne tarit jamais. Oh que la louange est fade , lorsqu'elle reflechit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla pendant deux heures de lui , de son mérite , & de ses talens :  
mais

mais comme il n'y a point de mouvement perpetuel dans le Monde , il cessa de parler ; la conversation nous revint donc , & nous la prîmes.

Un homme qui paroissoit assez chagrin , commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations ; quoi toujours des fots , qui se peignent eux-mêmes , & qui ramènent tout à eux ? Vous avez raison ; reprit brusquement nôtre Discoureur : il n'y a qu'à faire comme moi , je ne me louë jamais : j'ai du bien , de la naissancé ; je fais de la dépense ; mes amis disent que j'ai quelque esprit : mais je ne parle jamais de tout cela ; si j'ai quelques bonnes qualités , celle dont je fais le plus de cas , c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent ; & pendant qu'il parloit tout haut , je disois tout bas : heureux celui qui

qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui ; qui craint ceux qui l'écoutent ; & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres.

*De Paris le 20. de la Lune  
de Rhamazan 1713.*



## LETTRE XLIX.

NARGUM, *Envoyé de Perse en  
Moscovie, à USBEK.*

*A Paris.*

O N ma écrit d'Ispahan, que tu avois quitté la Perse, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis cinq ans  
dans

dans ce païs-ci; où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sçais que le Czar est le seul des Princes Chrétiens, dont les interêts soient mêlés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi de Turcs comme nous.

Son Empire est plus grand que le nôtre: car on compte deux mille lieues depuis Moscov jusqu'à la dernière place de ses Etats du côté de la Chine.

Il est le Maître absolu de la vie, & des biens de ses Sujets, qui sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles. Le Lieutenant des Prophetes, le Roi des Rois, qui a le Ciel pour marchepied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé: cependant dès qu'un Grand est disgracié, on le relegue en Siberie.

Com-

Comme la Loi de notre Prophete nous défend de boire du vin, celle du Prince le defend aux Moscovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs Hôtes , qui n'est point du tout Persane. Dès qu'un étranger entre dans la maison , le mari lui presente sa femme , l'étranger la baise ; & cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les Peres , au contrat de mariage de leurs filles , stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas : cependant on ne sçauroit croire combien les femmes Moscovites aiment à être battues : elles ne peuvent comprendre qu'elles possèdent le cœur de leur mari , s'il ne les bat comme il faut ; une conduite opposée de sa part , est une marque d'indifference impardonna-  
ble. Voici une Lettre qu'une  
*Tome I.* S d'elles

d'elles écrivit dernièrement à sa mere.

MA CHERE MERE,

**J**E suis la plus malheureuse femme du monde : il n'y a rien que je n'aye fait pour me faire aimer de mon Mari , & je n'ai jamais-pû y réüssir. Hier j'avois mille affaires dans la maison , je sortis & je demurai tout le jour dehors ; je crus à mon retour qu'il me battroit bien fort , mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée ; son mari la rouë de coups tous les jours : elle ne peut pas regarder un homme , qu'il ne l'assomme soudain : ils s'aiment beaucoup aussi ; & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fiere ; mais je ne lui donnerai pas long-tems sujet de me mépriser ; j'ai résolu de me faire aimer de mon mari à quelque prix que ce soit ; je le ferai si bien



*bien enrager , qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié ; il ne sera pas dit que je ne serai pas battue , & que je vivrai dans la maison , sans que l'on pense à moi ; la moindre chiquenaude qu'il me donnera , je crierai de toute ma force , afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon , & je crois que si quelque voisin venoit au secours , je l'étrangleroïs. Je vous supplie , ma chere mere , de vouloir bien représenter à mon mari , qu'il me traite d'une maniere indigne. Mon pere , qui est un si honnête homme , n'agissoit pas de même ; & il me souvient lorsque j'étois petite fille , qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embrasse , ma chere mere.*

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'Empire , quand ce seroit pour voyager ; ainsi séparés des autres Nations par les Loix du Païs,

ils ont conservé leurs anciennes Coûtumes avec d'autant plus d'attachement qu'ils ne croient pas qu'il fût possible qu'on en pût avoir d'autres.

Mais le Prince , qui regne à présent a voulu tout changer ; il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe : le Clergé & les Moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les Arts & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa Nation oubliée jusques ici , & presque uniquement connuë d'elle même.

Inquiet & sans cesse agité, il erre dans ses vastes Etats, laissant par tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte, comme s'ils ne pouvoient le contenir , & va chercher dans l'Europe d'autres Provinces,

vincés , & de nouveaux Royau-  
mes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek,  
donne moi de tes nouvelles , je te  
conjure.

*De Moscou le 2. de la Lune  
de Chalval 1713.*

\*\*\*\*\*

## LETTRE L.

R I C A à U S B E K.

\*\*\*.

J'Etois l'autre jour dans une So-  
cieté, où je me divertis assez  
bien. Il y avoit là des femmes de  
tous les âges: une de quatre-vingt  
ans, une de soixante, une de qua-  
rante, laquelle avoit une nièce,  
qui pouvoit en avoir vingt ou  
vingt-deux. Un certain instinct me  
fit approcher de cette dernière ; &  
elle me dit à l'oreille: Que dites-  
vous

vous de ma tante, qui à son âge veut avoir des amans, & fait encore la jolie ? Elle a tort, lui dis-je ; c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit : Que dites-vous de cette femme, qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? C'est du tems perdu, lui dis-je, & il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans ; & la plaignois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille ; Y a-t-il rien de si ridicule ? Voyez cette femme qui a quatre-vingt ans, & qui met des rubans couleur de feu ; elle veut faire la jeune, & elle y réussit ; car cela approche de l'enfance. Ah, bon Dieu, dis-je en moi-même ! ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ?

tres ? C'est peut-être un bonheur, disois-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les foiblesses d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis ; nous avons assez monté, descendons à présent, & commençons par la vieille, qui est au sommet. Madame, vous vous ressemblez si fort, cette Dame, à qui je viens de parler, & vous, qu'il semble que vous soyèz deux sœurs ; & je ne crois pas que vous soyèz plus âgées l'une que l'autre. Et vraiment, Monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrepite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut, Madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette Dame, & vous, lui montrant la femme de quarante

quarante ans , étiez de même âge. Ma foi , dit-elle , je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon , m'y voilà ; continuons. Je descendis encore , & j'allai à la femme de quarante ans. Madame , faites-moi la grace de me dire , si c'est pour rire que vous appelez cette Demoiselle , qui est à l'autre table , votre niece ? Vous êtes aussi jeune qu'elle : elle a même quelque chose dans le visage de passé , que vous n'avez certainement pas ; & ces couleurs vives qui paroissent sur votre tein.... Attendez , me dit-elle , je suis sa tante ; mais sa mere avoit pour le moins vingt-cinq ans plus que moi ; nous n'étions pas de même lit : j'ai ouï dire à fenë ma sœur , que sa fille , & moi nâquîmes la même année. Je le disois bien , Madame , & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek , les femmes  
qui se sentent finir d'avance. par  
la

la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse : eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? Elles font tous leurs efforts pour se tromper elles mêmes , & pour se dérober la plus affligeante de toutes les idées.

*A Paris le 3. de la Lune  
de Chalval 1713.*



## LETTRE LI.

ZELIS à USBEK.

*A Paris.*

**J** Amais passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou Eunüque blanc pour mon esclave Zelide : il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi

quoi ferois-je de la résistance, lorsque sa mere n'en fait pas, & que Zelide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui presente ?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie ; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un desespoir inutile ; qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus ; qui toujours prêt à se donner, & ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse, & lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition ?

Eh quoi ! être toujours dans les images, & dans les Phantômes ? Ne vivre que pour imaginer : Se trouver toujours auprès des plaisirs, & jamais dans les plaisirs ? Languissante dans les bras d'un malheu-



malheureux, au lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets ?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espèce, fait uniquement pour garder, & jamais pour posséder ? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préfères mon air libre, & ma sensibilité pour les plaisirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai ouï dire mille fois que les Eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté, qui nous est inconnue ; que la nature se dédommage de ses pertes, qu'elle a des ressources, qui reparent le désavantage de leur condition ; qu'on peut bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible ; & que dans cet état on est comme me dans un troisième sens, où l'on

ne fait , pour ainsi dire , que changer de plaisirs.

Si cela étoit je trouverois Zeli-  
de moins à plaindre , c'est quel-  
que chose de vivre avec des gens  
moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus,  
& fais-moi sçavoir si tu veux que  
le mariage s'accomplisse dans le  
Serrail. Adieu.

*Du Serrail d'Ispahan le 5. de la  
Lune de Chalval 1713.*

\*\*\*\*\*

## LETTRE LII.

RICA à USBEK.

A \* \* \*.

**J'**Etois ce matin dans ma chambre, laquelle comme tu sçais n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, & percée en plusieurs endroits ; de maniere qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre : Je ne sçais ce que c'est, mais tout se tourne contre moi ; il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit, qui m'ait fait honneur, & je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on n'ait deux fois adressé la parole.

*Tome I.*

T J'a-

J'avois préparé quelques faillies pour relever mon discours, jamais on n'a voulu souffrir qu'on les fît venir : j'avois un conte fort joli à faire ; mais à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si je l'avois fait exprès : j'ai quelques bons mots , qui depuis quatre jours vieillissent dans ma tête, sans que j'en aye pû faire le moindre usage : si cela continuë , je crois qu'à la fin je serai un sot : il semble que ce soit mon Etoile & que je ne puisse m'en dispenser. Hier j'avois espéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes , qui certainement ne m'imposent point ; & je devois dire les plus jolies choses du monde : je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation, mais elles ne tièrent jamais un propos suivi ; & elles couperent comme des parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise ; la réputation  
de

de bel esprit coûte bien à soutenir ;  
 je ne sçais comment tu as fait pour  
 y parvenir. Il me vient dans l'idée  
 une chose , reprit l'autre : travail-  
 lons de concert à nous donner de  
 l'esprit ; associons-nous pour cela ,  
 nous nous dirons chacun tous les  
 jours de quoi nous devons parler ,  
 & nous nous secourrons si bien ,  
 que si quelqu'un vient nous inter-  
 rompre au milieu de nos idées ,  
 nous l'attirerons nous-mêmes , &  
 s'il ne veut pas venir de bon gré ,  
 nous lui ferons violence ; nous  
 conviendrons des endroits où il  
 faudra approuver ; de ceux où il  
 faudra sourire ; des autres où il  
 faudra rire tout-à-fait , & à gorge  
 déployée ; tu verras que nous don-  
 nerons le ton à toutes les conver-  
 sations , & qu'on admirera la vi-  
 vacité de notre esprit , & le bon-  
 heur de nos reparties ; nous nous  
 protégerons par des signes de tête  
 mutuels ; tu brilleras aujourd'hui ;

demain tu seras mon second ; j'entrerais avec toi dans une maison, & je m'écrierais en te montrant ; il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que M. vient de faire à un homme, que nous avons trouvé dans la rue, & je me tournerai vers toi ; il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je reciterai quelques-uns de mes vers ; & tu diras : j'y étois quand il les fit, c'étoit dans un souper, & il ne reva pas un moment : souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira ; Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent ; ils ne s'épargnent pas ; voyons comment il sortira de là : à merveille, quelle présence d'esprit ? Voilà une véritable bataille : mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés dès la veille. Il faudra acheter de certains Livres qui sont des recueils de bons mots, composés

à l'usage de ceux , qui n'ont pas d'esprit , & qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modèles : je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure toute remplie de bons mots , mais il faudra avoir une attention : c'est de soutenir leur fortune ; ce n'est pas tout que de dire un bon mot , il faut le publier , il faut le répandre & le semer par tout , sans cela autant de perdu , & je t'avouë qu'il n'y a rien de si desolant que de voir une jolie chose , qu'on a dite , mourir dans l'oreille d'un sot , qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation , & que nous disons aussi bien des sottises , qui passent *incognito* , & c'est la seule chose , qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà , mon cher , le parti qu'il nous faut prendre : fais ce que je te dirai , & je te promets avant six mois une place à

l'Academie : c'est pour te dire que le travail ne sera pas long : car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu seras homme d'esprit malgré que tu en aye. On remarque en France que dès qu'un homme entre dans une Compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du Corps ; tu en seras de même , & je ne crains pour toi que l'embaras des applaudissemens.

*De Paris le 6. de la Lune  
de Zilcadé 1714.*

**LETTRE**





## LETTRE LIII.

RICA à IB BEN.

*A Smirne.*

Chez les Peuples d'Europe le premier quart d'heure du mariage applanit toutes les difficultés ; les dernières faveurs sont toujours de même date que la benediction nuptiale : les femmes n'y font point comme nos Persanes , qui disputent le terrain quelquefois des mois entiers , il n'y a rien de si plainier : si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre ; mais on sçait toujours , chose honteuse , le moment de leur défaite ; & sans consulter les Astres , on peut prédire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent presque  
jamais

jamais de leurs femmes : c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux , que personne ne console : ce sont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde haït : ce sont les maris jaloux ; il y en a que tous les hommes méprisent : ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t-il point de Païs où ils soient en si petit nombre , que chez les François : leur tranquillité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'est au contraire sur la mauvaise opinion qu'ils en ont : toutes les sages précautions des Asiatiques , les voiles qui les couvrent , les prisons où elles sont detenues , la vigilance des Eunuques leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie du Sexe , qu'à la laisser. Ici les maris prennent leur

leur parti de bonne grace , & regardent les infidelités comme des coups d'une Etoile inévitable. Un mari qui voudroit seul posséder sa femme , seroit regardé comme un perturbateur de la joye publique ; & comme un insensé , qui voudroit jouïr de la lumiere du Soleil, à l'exclusion des autres hommes.

Ici un mari qui aime sa femme , est un homme qui n'a pas assez de merite pour se faire aimer d'une autre ; qui abuse de la necessité de la Loi pour supléer aux agrémens qui lui manquent ; qui se sert de tous ses avantages au préjudice d'une Societé entiere ; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement , & qui agit autant qu'il est en lui, pour renverser une convention tacite , qui fait le bonheur de l'un & de l'autre Sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme , qui se cache en Asie avec tant de soin , se porte ici sans inquiétude :

on

on se sent en état de faire diversion par tout. Un Prince se console de la perte d'une place , par la prise d'une autre. Dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat , n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahor ?

Un homme qui en general souffre les infidelités de sa femme, n'est point desapprouvé ; au contraire , on le louë de sa prudence : il n'y a que les cas particuliers , qui deshonorent.

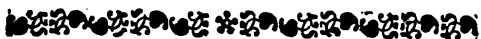
Ce n'est pas qu'il n'y ait des Dames vertueuses , & on peut dire qu'elles sont distinguées ; mon conducteur me les faisoit toujours remarquer ; mais elles étoient toutes si laides , qu'il faut être un Saint pour ne pas haïr la Vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce païs-ci , tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent gueres de constance ; ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer

à une femme , qu'on l'aimera toujours , que de soutenir qu'on se portera toujours bien , ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours ; ils supposent qu'elle de son côté leur promet d'être toujours aimable ; & si elle manque à sa parole , ils ne se croient plus engagés à la leur.

*A Paris le 7. de la Lune  
de Zilcadé 1714.*

LETTRE



## L E T T R E L I V.

U S B E K à I B B E N.

*A Smirne.*

**L**E jeu est très en usage en Europe : c'est un état que d'être Jouëur : ce seul titre tient lieu de naissance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte, au rang des honnêtes gens sans examen : quoiqu'il n'y ait personne qui ne sçache qu'en jugeant ainsi, il s'est trompé très-souvent ; mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur tout très-adonnées : il est vrai qu'elles ne s'y livrent gueres dans leur jeunesse, que pour favoriser une passion plus chere : mais à mesure qu'elles vieillissent, leur passion pour le jeu semble rajeûnir ; & cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles

Elles veulent ruiner leurs maris; & pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse jusques à la vieillesse la plus décrepite : les habits & les équipages commencent le dérangement; la coqueterie l'augmente, le jeu l'acheve.

J'ai vû souvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix siècles, rangés au tour d'une table : je les ai vûës dans leurs esperances, dans leurs craintes, dans leurs joyes, sur tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'appaiser, & que la vie alloit les quitter avant leur desespoir; tu aurois été en doute si ceux qu'elles payoient, étoient leurs créanciers, ou leurs legataires.

Il semble que notre Saint Prophete ait eu principalement en vûë de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raison : il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient

ensevelie : il nous a par un précepte exprès défendu les jeux du hazard ; & quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'Amour parmi nous ne porte ni trouble, ni fureur : c'est une passion languissante, qui laisse notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous sauve de leur Empire : elle tempere la violence de nos desirs.

*A Paris le 18. de la Lune  
de Zilhagé 1714.*

L E T T R E





## LETTRE LV.

USBEK à RHEDI.

*A Venise.*

**L**Es libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joye; & les devoirs un nombre innombrable de Dervis: ces Dervis font trois vœux, d'obéissance, de pauvreté & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous: quant au second, je te répons qu'il ne l'est point: je te laisse à juger du troisième.

Mais quelque riches que soient ces Dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres: notre glorieux Sultan renonceroit plutôt à ses magnifiques & sublimes titres: ils ont raison; car ce titre

V 2 de

de pauvres les empêche de l'être.

Les Medecins , & quelques uns de ces Dervis, qu'on appelle Confesseurs , sont toujours ici ou trop estimés ou trop méprisés : cependant on dit que les Heritiers s'accommodent mieux des Medecins , que des Confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un Couvent de ces Dervis : un d'entr'eux venerable par ses cheveux blancs , m'accueillit fort honnêtement ; & après m'avoir fait voir toute la maison , il me mena dans le Jardin , où nous nous mîmes à discourir. Mon Pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la Communauté ? Monsieur , me répondit-il , avec un air très content de ma question, je suis Casuiste. Casuiste , repris-je , depuis que je suis en France , je n'ai pas ouï parler de cette charge. Eh ! quoi , vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un Casuiste ! Eh bien écoutez ;

rez ; je vais vous en donner une idée , qui ne vous laissera rien à désirer. Il y a deux sortes de pechés : de mortels , qui excluent absolument du Paradis ; de veniels , qui offensent Dieu à la vérité , mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la beatitude : or tout notre Art consiste à bien distinguer ces deux sortes de pechés , car à la réserve de quelques libertins , tous les Chrétiens veulent gagner le Paradis : mais il n'y a gueres de personnes qui ne le veüillent gagner à meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien les pechés mortels , on tâche de ne pas commettre de ceux-là , & l'on fait son affaire : il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection : & comme ils n'ont point d'ambition , ils ne se soucient pas des premières places : aussi ils entrent en Paradis le plus juste qu'ils peuvent ; pourvû qu'ils y soient ,

cela leur suffit : leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le Ciel , plutôt qu'ils ne l'obtiennent , & qui disent à Dieu : Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses ; comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires , Monsieur. Ce n'est pas tout pourtant : vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime : c'est la connoissance de celui qui la commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un , est en sûreté de conscience ; & comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un Casuiste peut leur donner un degré de bonté , qu'elles n'ont point , en les qualifiant telles ;

les; & pourvû qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le secret d'un métier, où j'ai vicilli; je vous en fais voir les raffinemens: il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent les moins susceptibles. Mon Pere, lui dis-je, cela est fort bon: mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel? Si le Grand Sophi avoit dans sa Cour un homme comme vous, qui fit à son égard ce que vous faites contre votre Dieu, qui mît de la difference entre ses ordres, & qui apprît à ses Sujets dans quel cas ils doivent les executer, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empâler sur l'heure. Là-dessus je saluai mon Dervis, & le quittai sans attendre sa réponse.

*A Paris le 23. de la Lune  
de Maharram 1714.*

LETTRE



## L E T T R E L V I.

R I C A à R H E D I.

*A Venise.*

**A** Paris , mon cher Rhedi , il y a bien des métiers. Là un homme obligeant vient pour un peu d'argent vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les Esprits Aëriens , pourvû que vous soyez seulement trente ans sans voir de femmes.

Vous trouverez ensuite des devins si habiles , qu'ils vous diront toute votre vie , pourvû qu'ils aient seulement eu un quart d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des

Des femmes adroites font de la Virginité une fleur, qui perit & renaît tous les jours ; & se cueille la centième fois plus douloureusement que la première.

Il y en a d'autres , qui reparant par la force de leur Art toutes les injures du tems , sçavent rétablir sur un visage une beauté qui chancelle ; & même rapelle une femme du sommet de la vieillesse , pour la faire redescendre jusques à la jeunesse la plus tendre.

Tous ces gens là vivent, ou cherchent à vivre dans une Ville qui est la mere de l'invention.

Les revenus des Citoyens ne s'y afferment point ; ils ne consistent qu'en esprit & en industrie : chacun a la sienne qu'il fait valoir de son mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de Loi, qui poursuivent le revenu de quelque Mosquée , auroit aussi-tôt compté les sables de la Mer,

Mer , & les esclaves de notre Monarque.

Un nombre infini de Maîtres de Langues , d'Arts & de Science , enseignent ce qu'ils ne sçavent pas ; & ce talent est bien considerable , car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sçait , mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement ; la mort ne sçauroit autrement exercer son Empire : car il y a dans tous les coins des gens qui ont des remedes infailibles contre toutes les maladies imaginables.

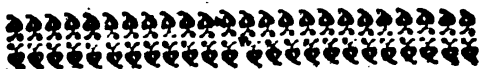
Toutes les Boutiques sont tenduës de filets invisibles , où se vont prendre tous les acheteurs : l'on en sort pourtant quelquefois à bon marché : une jeune marchande cajole un homme une heure entiere , pour lui faire acheter un paquet de cure-dents.

Il n'y a personne qui ne sorte de  
cette



cette Ville plus précautionné qu'il n'y est entré; à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver: seul avantage des étrangers dans cette Ville enchantée.

*A Paris le 10. de la Lune  
de Saphar 1714.*



## L E T T R E L V I I .

R I C A à U S B E K .

A \* \* \* .

**J'**Etois l'autre jour dans une maison , où il y avoit un cercle de gens de toute espece : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes , qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rejoindre. Il faut avoüer , disoit une d'entr'elles , que les hommes d'aujourd'hui sont bien differens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis , gracieux , complaisans : mais à present je les trouve d'une brutalité insupportable. Tout est changé , dit pour lors un homme , qui paroissoit accablé de goutte : le tems n'est plus  
comme

comme il étoit, il y a quarante ans; tout le monde se portoit bien, on marchoit, on étoit gai; on ne demandoit qu'à rire, & à danser: à présent tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après la conversation tourna du côté de la politique: morbleu, dit un vieux Seigneur, l'Etat n'est plus gouverné; trouvez moi à présent un Ministre comme Monsieur Colbert; je le connoissois beaucoup ce Monsieur Colbert, il étoit de mes amis; il me faisoit toujours payer de mes pensions avant qu'il ce fût; le bel ordre qu'il y avoit dans les Finances! Tout le monde étoit à son aise, mais aujourd'hui, je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un Ecclesiastique, vous parlez-là du tems'le plus miraculeux de notre invincible Monarque: y a t-il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'Herésie? Et comptez-vous

pour rien l'abolition des duels , dit d'un air content un autre homme , qui n'avoit point encore parlé ? La remarque est judicieuse , me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme est charmé de l'Edit , & il l'observe si bien , qu'il y a six mois qu'il reçût cent coups de bâton pour ne le pas violer.

Il me semble , Usbek , que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Negres peignent le Diable d'une blancheur éblouissante , & leurs Dieux noirs comme du charbon ; que la Venus de certains Peuples ait des mammeles , qui lui pendent jusques aux cuisses , & qu'enfin tous les Idolâtres ayent représenté leurs Dieux avec une figure humaine , & leur ayent fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que si les Triangles faisoient un Dieu ,  
ils

ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usben, quand je vois des hommes qui rampent sur un atome, c'est-à-dire, la Terre, qui n'est qu'un point de l'Univers, se proposer directement pour modèles de la Providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance, avec tant de petitesse.

*A Paris le 14. de la Lune  
de Saphir 1714.*



## L E T T R E L V I I I .

U S B E K à I B B E N .

*A Smirne.*

**T**U me demandes s'il a des Juifs en France ? Sache que par tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font ? Précisément ce qu'ils font en Perse ; rien ne ressemble plus à un Juif d'Asie, qu'un Juif Européen.

Ils font paroître chez les Chrétiens comme parmi nous , une obstination invincible pour leur Religion , qui va jusques à la folie.

La Religion Juive est un vieux tronc, qui a produit deux branches, qui ont couvert toute la terre, je veux dire le Mahometisme ; & le Christianisme : plutôt c'est une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont

l'ont accablée de mille playes ; car en fait de Religions les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçûs , elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde ; elle se sert de l'une & de l'autre , pour embrasser le Monde entier , tandis que d'un autre côté sa vieillesse venerable embrasse tous les tems.

Les Juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté , & l'origine de toute Religion ; ils nous regardent au contraire comme des Heretiques qui ont changé la Loi , ou plutôt comme des Juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement , ils croient qu'ils auroient été facilement séduits : mais comme il s'est fait tout à coup , & d'une maniere violente , comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre

tre naissance : ils se scandalisent de trouver en nous des âges , & se tiennent fermes à une Religion , que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire parmi les Chrétiens de cet esprit d'intolérance , qui les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassés , & en France d'avoir fatigué des Chrétiens , dont la croyance différoit un peu de celle du Prince. On s'est aperçu que le zèle pour les progrès de la Religion , est différent de l'attachement , qu'on doit avoir pour elle , & que pour l'aimer , & l'observer , il n'est pas nécessaire de haïr & de persécuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos Musulmans pensassent aussi sensément sur cet article , que les Chrétiens ;  
que



que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali ; & Abubeker ; & laisser à Dieu le soin de décider des mérites de ces Saints Prophetes : je voudrois qu'on les honorât par des actes de veneration , & de respect , & non pas par de vaines préférences ; qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée , soit à sa droite, ou bien sous le marchepied de son trône.

*A Paris le 18. de la Lune  
de Saphar 1714.*

LETTRE

\*\*\*\*\*

## L E T T R E L I X.

U S B E K à R H E D I.

*A Venise.*

**J'**Entrai l'autre jour dans une Eglise fameuse , qu'on appelle Notre-Dame: pendant que j'admirois ce superbe édifice , j'ens occasion de m'entretenir avec un Ecclésiastique, que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre Etat , & ils ont raison ; cependant il a ses desagrémens : nous ne sommes point si séparés du monde , que nous n'y soyons appelés en mille occasions : là nous avons un rôle très difficile à soutenir.

Les

Les gens du monde sont étonnans : ils ne peuvent souffrir notre Approbation , ni nos Censures : si nous les voulons corriger , ils nous trouvent ridicules : si nous les approuvons , ils nous regardent comme des gens au dessous de notre caractère : il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies même. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque , & d'imposer aux libertins : non pas par un caractère décidé , mais par l'incertitude où nous les mettons de la manière dont nous recevons leurs discours ; il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela ; cet état de neutralité est difficile ; les gens du monde , qui hazardent tout , qui se livrent à toutes leurs saillies , qui , selon les succès , les poussent ou les abandonnent , réussissent bien mieux.

Ce n'est pas tout , cet état si heureux ,

heureux , & si tranquille , que l'on vante tant , nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissions , on nous fait disputer : on nous fait entreprendre , par exemple , de prouver l'utilité de la priere à un homme , qui ne croit pas en Dieu ; la nécessité du jeûne à un autre , qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame ; l'entreprise est laborieuse , & les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus : une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions , nous tourmente sans cesse , & est , pour ainsi dire , attachée à notre profession.

Cela est aussi ridicule , que si on voyoit les Européens travailler en faveur de la Nature humaine , à blanchir le visage des Africains. Nous troublons l'Etat , nous nous tourmentons nous-mêmes à faire recevoir des points de Religion , qui ne sont point fondamentaux ;

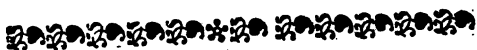
&amp;

& nous ressemblons à ce Conquerant de la Chine , qui poussa ses Sujets à une revolte générale , pour les avoir voulu obliger à se rogner les cheveux , ou les ongles.

Le zele même que nous avons pour faire remplir à ceux , dont nous sommes chargés , les devoirs de notre sainte Religion , est souvent dangereux ; & il ne sçauroit être accompagné de trop de prudence. Un Empereur nommé Theodose fit passer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville , même les femmes & les petits enfans ; s'étant ensuite présenté pour entrer dans une Eglise , un Evêque nommé Ambroise lui fit fermer les portes , comme à un meurtrier , & un Sacrilege , & en cela il fit une action héroïque. Cet Empereur ayant ensuite fait la Penitence , qu'un tel crime exigeoit , avant été admis dans l'Eglise

glise s'alla placer parmi les Prêtres: le même Evêque l'en fit sortir; & en cela il commit l'action d'un fanatique, & d'un fou; tant il est vrai que l'on doit se défier de son zele. Qu'importoit à la Religion, ou à l'Etat, que ce Prince eût, ou n'eût pas une place parmi les Prêtres?

*De Paris le 1. de la Lune  
de Rebiab. 1. 1714.*



## LETTRE LX.

ZELIS à USBEK.

*A Paris.*

**T**A fille ayant atteint sa septième année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire passer dans les appartemens intérieurs du Serail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier

fier aux Eunuques noirs. On ne ſçauroit de trop bonne heure priver une jeune perſonne des libertés de l'enfance , & lui donner une éducation ſainte dans les Sacrés murs , où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces Meres, qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles ſont ſur le point de leur donner un époux ; qui les condamnant au Serrail plutôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raiſon , & rien de la douceur de l'habitude ?

C'eſt en vain que l'on nous parle de la ſubordination , où la nature nous a miſes : ce n'eſt pas aſſez de nous la faire ſentir , il faut nous la faire pratiquer , afin qu'elle nous ſoutienne dans ce tems critique, où les paſſions com-

meinent à naître , & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à nous que par le devoir , nous pourrions quelquefois l'oublier : si nous n'y étions entraînées que par le penchant , peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais quand les Loix nous donnent à un homme , elles nous dérobent à tous les autres , & nous mettent aussi loin d'eux que si nous en étions à cent mille lieues.

La nature industrieuse en faveur des hommes , ne s'est pas bornée à leur donner des desirs ; elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes , & que nous fussions des instrumens animés de leur félicité : elle nous a mis dans le feu des passions , pour les faire vivre tranquilles : s'ils sortent de leur insensibilité , elles nous a destinées à les y faire rentrer ; sans que nous  
puis-



puissions jamais goûter cet heureux état , où nous les mettons.

Cependant , Usbek , ne t'imagines pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne : j'ai goûté ici mille plaisirs , que tu ne connois pas : mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix : j'ai vécu , & tu n'as fait que languir.

Dans la prison même , où tu me retiens , je suis plus libre que toi : tu ne sçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder , que je ne jouisse de tes inquiétudes : & tes soupçons , ta jalousie , tes chagrins sont autant de marques de ta dépendance.

Continue , cher Usbek , fais veiller sur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux précautions ordinaires : augmente mon bonheur en assurant le tien ; & sache

Y 2 que

que je ne redoute rien que ton indifférence.

*Du Serrail d'Ispahan le 2. de la  
Lune de Rebiab. 1. 1714.*



## LETTRE LXI.

RICA à USBEK.

A \* \* \*

**J**E crois que tu veux passer ta vie à la campagne : je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours ; & en voilà quinze que je ne t'ai vû : il est vrai que tu es dans une maison charmante ; que tu y trouves une Société qui te convie ; que tu y raisannes tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'Univers.

Pour moi je mène à peu près  
la

la même vie, que tu m'as vu mener : je me repais dans le monde, & je cherche à le connoître : mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'Asiatique, & je plie sans efforts aux mœurs Européennes. Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison cinq ou six femmes avec cinq ou six hommes, & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire, je ne connois les femmes, que depuis que je suis ici : j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un Serrail.

Chez nous les caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette servitude du cœur, & de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, & non pas la nature, qui s'exprime si différemment,

& qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet Art parmi nous si pratiqué, & si nécessaire, est ici inconnu; tout parle, tout se voit, tout s'entend; le cœur se montre comme le visage; dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on aperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui, qui leur plaît encore davantage: il consiste dans une espèce de badinage, dans l'esprit, qui les amuse, en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir, que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, semble être venu à former le caractère général de la Nation: on badine au Conseil: on badine à la tête d'une armée: on badine avec un Ambassadeur;

sadeur ; les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met ; un Medecin ne le feroit plus, si ses habits étoient moins lugubres : & s'il tuoit ses malades en badinant.

*A Paris le 10. de la Lune  
de Rebiab 1. 1714.*



## LETTRE LXII.

LE CHEF DES EUNUQUES  
NOIRS à USBEK.

*A Paris.*

**J**E suis dans un embarras que je ne sçauois t'exprimer, Magnifique Seigneur ; le Serrail est dans un desordre & une confusion épouvantable ; la guerre regne entre tes femmes ; tes Eunuques

nuques sont partagés ; on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches ; mes remontrances sont méprisées ; tout semble permis dans ce tems de licence, & je n'ai plus qu'un vain titre dans le Serrail.

Il n'y a aucune de ces femmes, qui ne se juge au dessus des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par son amour, & qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres-là, pour avoir toutes les préférences ; je perds à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes ; ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare, & si étrangère dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, Magnifique Seigneur, la cause de tous ces desordres ? Elle est toute

toute dans ton cœur , & dans les rendres égards , que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : si au lieu de la voye des remontrances , tu me laissois celle des châtimens : si , sans te laisser attendrir à leurs plaintes , & à leurs larmes , tu les envoyois pleurer devant moi ; qui ne m'attendris jamais , je les façonnerois bien tôt au joug qu'elles doivent porter ; & je laisserois leur humeur imperieuse , & indépendante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans du fonds de l'Afrique ma Patrie , je fus d'abord vendu à un Maître , qui avoit plus de vingt femmes , ou Concubines. Ayant jugé à mon air grave & taciturne , que j'étois propre au Serrail , il ordonna que l'on achevât de me rendre tel ; & me fit faire une operation penible dans les commencemens , mais qui me fut heureuse

reuse dans la suite ; parce qu'elle m'approcha de l'oreille, & de la confiance de mes Maîtres. J'entrai dans ce Serrail ; qui fut pour moi un nouveau Monde : le premier Eunuque, l'homme le plus severe, que j'aye vû de ma vie, y gouvernoit avec un Empire absolu. On n'y entendoit parler ni de divisions, ni de querelles : un silence profond regnoit par tout : toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure : elles entroient dans le bain tour à tour : elles en sortoient au moindre signe, que nous leur en faisons ; le reste du tems, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une règle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus  
d'obéir



d'obéir étoit puni sans miséricorde. Je suis , disoit-il , Esclave ; mais je le suis d'un homme , qui est votre Maître & le mien ; & j'use du pouvoir , qu'il m'a donné sur vous ; c'est lui qui vous châtie , & non pas moi , qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon Maître , qu'elles n'y fussent appelées ; elles recevoient cette grace avec joye , & s'en voyoient privées sans se plaindre ; enfin moi , qui étois le dernier des noirs dans ce Serrail tranquille , j'étois mille fois plus respecté , que je ne le suis dans le tien , où je les commande tous.

Dès que ce grand Eunuque eût connu mon genie ; il tourna les yeux de mon côté , il parla de moi à mon Maître , comme d'un homme capable de travailler selon ses vûes , & de lui succéder dans le poste qu'il remplissoit : il ne fut point

point étonné de ma grande jeunesse ; il crut que mon attention me tiendrait lieu d'expérience. Que te dirai-je ? je fis tant de progrès dans sa confiance , qu'il ne faisoit plus difficulté de me confier les clefs des lieux terribles , qu'il gardoit depuis si long tems. C'est sous ce grand Maître que j'appris l'art difficile de commander , & que je me formai aux maximes d'un Gouvernement inflexible ; j'étudiai sous lui le cœur des femmes , il m'apprit à profiter de leurs foiblesses , & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit de me les faire exercer même , & de les conduire jusques au dernier retranchement de l'obéissance ; il les faisoit ensuite revenir insensiblement , & vouloit que je parusse pour quelque-tems plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens , où il les trouvoit tout près du desespoir

poir, entre les prieres, & les reproches; il soutenoit leur larmes sans s'émouvoir. Voilà, disoit-il, d'un air content, comment il faut gouverner les femmes: leur nombre ne m'embarasse pas: je conduirois de même toutes celles de nôtre grand Monarque. Comment un homme peut-il espérer de captiver leur cœur, si ses fidelles Eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit?

Il avoit non-seulement de la fermeté, mais aussi de la penetration: il lisoit leurs pensées, & leurs dissimulations: leurs gestes étudiés, leur visage feint ne lui déroboient rien: il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secretes; il se servoit des unes pour connoître les autres; & il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordaient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'Eunuque y ap-

pelloit qui il vouloit. & tournoit les yeux de son Maître sur celles, qu'il avoit en vûë, & cette distinction étoit la récompense de quelque secret revelé ; il avoit persuadé à son Maître qu'il étoit du bon ordre, qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà, comme on gouvernoit, Magnifique Seigneur, dans un Serrail, qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

· Laisse-moi les mains libres: permets que je me fasse obéïr : huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion ; c'est ce que ta gloire demande, & que ta sûreté exige.

*De ton Serrail d'Ispahan le 9. de la  
Lune de Rebiab 1. 1714.*



L E T T R E



## LETTRE LXIII.

U S B E K à SES FEMMES.

*Au Serrail d'Ispahan.*

**J'**Apprens que le Serrail est dans le desordre , & qu'il est rempli de querelles & de divisions intestines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence ? Vous me le promîtes , étoit-ce pour me tromper ?

C'est vous qui seriez trompées , si je voulois suivre les conseils que me donne le grand Eunuque ; si je voulois employer mon autorité , pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne sçais me servir de ces moyens violens , que lorsque j'ai

Z 2 tenté

tenté tous les autres : faites donc en votre considération ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier Eunuque a grand sujet de se plaindre : il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modestie de votre état ? N'est-ce pas à lui que pendant mon absence votre vertu est confiée ? C'est un trésor sacré , dont il est dépositaire ; mais ces mépris que vous lui témoignez , sont une marque que ceux qui sont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur , vous sont à charge.

Changez donc de conduite , je vous prie , & faites en sorte que je puisse une autre fois rejeter les propositions , que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car je voudrois vous faire oublier

blier que je suis votre Maître, pour  
me souvenir seulement que je suis  
votre Epoux.

*De Paris le 5. de la Lune  
de Chahban 1714.*



## LETTRE LXIV.

R I C A à \*\*\*.

**O**N s'attache ici beaucoup  
aux Sciences ; mais je ne  
sçais si on est fort sçavant. Celui  
qui doute de tout, comme Philo-  
sophe , n'ose rien nier comme  
Theologien : cet homme contra-  
dictoire est toujours content de lui,  
pourvû qu'on convienne des qua-  
lités.

La fureur de la plûpart des Fran-  
çois , c'est d'avoir de l'esprit ; & la  
fureur de ceux qui veulent avoir de  
l'esprit, c'est de faire des Livres.

Z 3      Cepen-

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé ; la nature sembloit avoir sagement pourvû à ce que les sottises des hommes fussent passageres , & les Livres les immortalisent. Un sot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux, qui ont vécu avec lui : il veut encore tourmenter les races futures ; il veut que sa sottise triomphe de l'oubli, dont il auroit pû jouïr comme du tombeau : il veut que la posterité soit informée qu'il a vécu, & qu'elle sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les Auteurs il n'y en a point que je méprise plus que les Compilateurs , qui vont de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres , qu'ils plaquent dans les leurs, comme des pieces de gazon dans un parterre : ils ne sont point au-dessus de ces ouvriers d'Imprimerie , qui rangent des caracteres , qui combi-  
nés



nés ensemble , font un Livre , où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on respectât les Livres originaux ; & il me semble que c'est une espece de profanation de tirer les pieces, qui les composent, du sanctuaire où elles sont , pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau , que ne se tait-il ? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois ? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme : c'est-à-dire que vous venez dans ma Bibliothèque , & vous mettez en bas les livres qui sont en haut , & en haut ceux qui sont en bas : vous avez fait un chef-d'œuvre.

Je t'écris sur ce sujet , \* \* \* . parce que je suis outré d'un Livre que je viens de quitter, qui est si gros , qu'il sembloit contenir la Science Universelle : mais  
il

il m'a rompu la tête sans m'avoir rien appris. Adieu.

*A Paris le 8. de la Lune  
de Chahban 1714.*

\*\*\*\*\*

## L E T T R E L X V.

J B B E N à U S B E K.

*A Paris.*

**T** Rois vaisseaux sont arrivés ici sans m'avoir apporté aucune de tes nouvelles. Es-tu malade, ou te plais-tu à m'inquieter ?

Si tu ne m'aimes pas dans un païs, où tu n'es lié à rien, que fera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe, tu es assez aimable pour trouver par tout des amis ; le cœur est citoyen de tous les païs : comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher

pêcher de former des engagements ? Je te l'avouë ; je respecte les anciennes amitiés ; mais je ne suis pas fâché d'en faire par tout de nouvelles.

En quelque païs que j'aye été , j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie : j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux ; la même compassion , ou plutôt la même tendresse pour les malheureux ; la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractère , Usbek ; par tout où je trouverai des hommes , je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui , après toi , a , je crois , la première place dans mon cœur ; c'est l'ame de la Probité même ; des raisons particulières l'ont obligé de se retirer dans cette Ville ; où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête , avec une femme qu'il aime.

aime. Sa vie est toute marquée d'actions genereuses : & quoiqu'il cherche la vie obscure , il y a plus d'Heroïsme dans son cœur , que dans celui des plus grands Monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi ; je lui montre toutes tes lettres ; je remarque que cela lui fait plaisir ; & je vois déjà que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales aventures ; quelque répugnance qu'il eût à les écrire , il n'a pû les refuser à mon amitié , & je les confie à la riennne.

## HISTOIRE

### D'APHERIDON & D'ASTARTE.

**J**E suis né parmi les Guebres , d'une Religion qui est peut-être la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux que  
l'amour

l'amour me vint avant la raison. J'avois à peine six ans que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur : mes yeux s'attachoient toujours sur elle ; & lorsqu'elle me quittoit un moment , elle les trouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoît pas plus mon âge que mon amour. Mon pere étonné d'une si forte simpatie , auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guebres introduit par Cambyse : mais la crainte des Mahometans , sous le joug desquels nous vivons , empêche ceux de notre Nation de penser à ces Alliances saintes , que notre Religion ordonne plutôt qu'elle ne permet , & qui sont des images si naïves de l'union déjà formée par la nature.

Mon pere voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne , résolut

solut d'éteindre une flâme qu'il croyoit naissante ; mais qui étoit déjà à son dernier période : il prétexta un voyage , & m'emmena avec lui , laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes , car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le desespoir de cette séparation : j'embrassai ma sœur toute baignée de larmes ; mais je n'en versai point , car la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Tefflis ; & mon pere ayant confié mon éducation à un de nos parens , m'y laissa , & s'en retourna chez-lui.

Quelque tems après j'appris qu'il avoit , par le credit d'un de ses amis , fait entrer ma sœur dans le Beiram du Roi , où elle étoit au service d'une Sultane. Si l'on m'avoit appris sa mort , je n'en aurois pas été plus frappé ; car outre que je n'espérois plus de  
la

la revoir, son entrée dans le Beiram l'avoit rendue Mahometane ; & elle ne pouvoit plus, suivant le préjugé de cette Religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant ne pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même, & de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premières paroles furent amères à mon pere ; je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu, où l'on ne peut entrer qu'en changeant de Religion. Vous avez attiré sur votre famille, lui dis-je, la colere de Dieu, & du Soleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que si vous aviez souillé les Elemens, puisque vous avez souillé l'ame de votre fille, qui n'est pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour ; mais puisse ma mort être la seule peine que Dieu vous fasse sentir ! A ces mots je sortis ; & pendant deux ans, je passai ma vie à aller re-

garder les murailles du Beïram, & confiderer le lieu où ma ſœur pouvoit être ; m'expoſant tous les jours mille fois à être égorgé par les Eunuques , qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon pere mourut , & la Sultane que ma ſœur ſervoit , la voyant tous les jours croître en beauté , en devint jalouſe , & la maria avec un Eunuque , qui la ſouhaitoit avec paſſion. Par ce moyen ma ſœur ſortit du Serrail ; & prit avec ſon Eunuque une maiſon à Iſpahan.

Je fus plus de trois mois ſans pouvoir lui parler : l'Eunuque le plus jaloux de tous les hommes , me remettant toujours ſous divers prétextes. Enfin j'entrai dans ſon Beïram ; & il me lui fit parler au travers d'une jalouſie : des yeux de Linc ne l'auroient pas pû découvrir , tant elle étoit enveloppée



pée d'habits & de voiles ; & je ne la pûs reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle fut mon émotion , quand je me vis si près , & si éloigné d'elle ! Je me contraindis ; car j'étois examiné. Quant à elle , il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses ; mais je le traitai comme le dernier des Esclaves. Il fut bien embarrassé quand il vit que je parlois à ma sœur une Langue qui lui étoit inconnue ; c'étoit l'ancien Persan , qui est notre Langue sacrée. Quoi , ma sœur , lui dis-je , est-il vrai que vous avez quitté la Religion de vos pères ? Je sçais qu'entrant au Beirain vous avez dû faire profession du Mahometisme ; mais , dites moi , votre cœur a-t-il pû consentir comme votre bouche , à quitter une Religion , qui me permet de vous aimer ? Et pour qu'il la quittez ,

vous cette Religion , qui nous doit être si chere ? Pour un miserable encore flétri des fers qu'il a portés ; qui , s'il étoit homme , feroit le dernier de tous ? Mon frere , dit-elle , cet homme dont vous parlez , est mon mari : il faut que je l'honore tout indigne qu'il vous paroît , & je serois aussi la derniere des femmes si . . . .

Ah ! ma sœur , lui dis-je , vous êtes Guebre , il n'est ni votre Epoux , ni ne peut l'être : si vous êtes fidelle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monstre. Helas ; dit-elle , que cette Religion se montre à moi de loin ! A peine en sçavois-je les preceptes qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette Langue , que je vous parle , ne m'est plus familiere , & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer ; mais comptez que le souvenir de notre enfance me charme

me

me toujours ; que depuis ce tems-là je n'ai eu que de fausses joyes ; qu'il ne s'est pas passé de jour , que je n'aye pensé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage , & que je n'y ai été déterminée que par l'esperance de vous revoir : mais que ce jour , qui m'a tant coûté , va me coûter encore ! Je vous vois tout hors de moi même ; mon mari fremit de rage & de jalousie : je ne vous verrai plus , je vous parle sans doute pour la dernière fois de ma vie : si cela étoit mon frere , elle ne seroit pas longue. A ces mots elle s'attendrit ; & se voyant hors d'état de tenir la conversation , elle me quitta le plus désolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après je demandai à voir ma sœur : le barbare Eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais outre que

ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité, que les autres, il aimoit si éperduëment ma sœur, qu'il ne sçavoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu, & dans le même équipage, accompagnée de deux Esclaves; ce qui me fit avoir recours à notre langue particulière. Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verroux & ces grilles, ces misérables gardiens qui vous observent me mettent en fureur: comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouïssiez vos ancêtres? Votre mere qui étoit si chaste, ne donnoit à son mari pour garant de sa vertu, que sa vertu même: ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle; & la simplicité de leurs mœurs

mœurs étoit pour eux une richesse plus précieuse mille fois que le faux éclat , dont vous semblez jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre Religion , vous avez perdu votre liberté , votre bonheur , & cette précieuse égalité , qui fait l'honneur de votre sexe. Mais ce qu'il y a de pis encore ; c'est que vous êtes non pas la femme , car vous ne pouvez pas l'être ; mais l'esclave d'un esclave , qui a été dégradé de l'humanité. Ah ! mon frere , dit-elle , respectez mon Epoux ; respectez la Religion , que j'ai embrassée ; selon cette Religion , je n'ai pû vous entendre , ni vous parler sans crime. Quoi , ma sœur , lui dis-je tout transporté , vous la croyez donc véritable cette Religion. Ah ! dit-elle , qu'il me seroit avantageux qu'elle ne le fût pas ! je fais pour elle un trop grand Sacrifice , pour qué je puisse ne  
la

la pas croire ; & si mes doutes ....  
A ces mots elle se tût. Oüi vos  
doutes , ma sœur sont bien fondés  
quels qu'ils soient. Qu'attendez-  
vous d'une Religion , qui vous  
rend malheureuse dans ce monde-  
ci , & ne vous laisse point d'espe-  
rance pour l'autre ? songez que la  
nôtre est la plus ancienne , qui  
soit au monde ; qu'elle a toujours  
fleuri dans la Perse ; & n'a pas  
d'autre origine que cet Empire ,  
dont les commencemens ne sont  
point connus : que ce n'est que  
le hazard , qui y a introduit le  
Mahometisme : que cette Secte y  
a été établie , non par la voye  
de la persuasion , mais de la con-  
quête : si nos Princes naturels  
n'avoient pas été foibles , vous  
verriez regner encore le culte de  
ces anciens Mages. Transportez-  
vous dans ces siècles reculés ;  
tôt vous parlera du Magisme ,  
& rien de la Secte Mahometane ,  
qui

qui, plusieurs milliers d'années après , n'étoit pas même dans son enfance. Mais , dit-elle , quand ma Religion seroit plus moderne que la vôtre , elle est au moins plus pure , puisqu'elle n'adore que Dieu, au lieu que vous adorez encore le Soleil , les Etoiles , le Feu , & même les Elemens. Je vois , ma sœur , que vous avez appris parmi les Musulmans , à calomnier notre sainte Religion. Nous n'adorons ni les Astres , ni les Elemens ; & nos Peres ne les ont jamais adorés : jamais ils ne leur ont élevé des Temples : jamais ils ne leur ont offert des Sacrifices : ils leurs ont seulement rendu un culte Religieux , mais inférieur , comme à des ouvrages , & de manifestations de la Divinité. Mais , ma sœur , au nom de Dieu qui vous éclaire , recevez ce Livre sacré que je vous porte ; c'est le Livre de notre Legislatteur Zoroastre :

stre : lisez-le sans prévention : recevez dans votre cœur les rayons de lumiere , qui vous éclaireront en le lisant : souvenez - vous de vos Peres, qui ont si long-tems honoré le Soleil dans la ville sainte de Balk ; & enfin souvenez-vous de moi , qui n'espere de repos , de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout transporté ; & la laissai seule décider la plus grande affaire que je puisse avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après ; je ne lui parlai point : j'attendis dans le silence l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé , mon frere , me dit-elle, & par une Guebre ; j'ai long-tems combatu ; mais Dieux ! que l'amour leve de difficultés ! Que je suis soulagée ! je ne crains plus de vous trop aimer , je puis ne mettre point de bornes à mon amour , l'excès même en est legitime. Ah que ceci



ci convient bien à l'état de mon cœur ! Mais vous qui avez scû rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées ; quand romprez-vous celles qui me lient les mains ? Dès ce moment je me donne à vous ; faites voir par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez , combien ce présent vous est cher. Mon frere , la première fois que je pourrai vous embrasser , je 'croi que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joye , que je sentis à ces douces paroles : je me crus & je me vis en effet en un instant le plus heureux de tous les hommes : je vis presque accomplir tous les desirs que j'avois formés en vingt - cinq ans de vie , & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient renduë si laborieuse ; mais quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées , je vis que je n'étois pas si près de mon bonheur

heur, que je m'étois figuré tout à coup ; quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens : je n'osois confier à personne le secret de ma vie ; il falloit que nous fissions tout elle & moi : si je manquois mon coup , je courois risque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convinmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que son pere lui avoit laissée ; & que j'y mettrois dedans une lime , pour scier les jalousies de sa fenêtré , qui donnoient dans la rue , & une corde nouée pour descendre ; que je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois toutes les nuits sous sa fenêtré attendre qu'elle pût executer son dessein. Je passai quinze nuits entieres sans voir personne ; parce qu'elle n'avoit pas  
trouvé

trouvé le tems favorable. Enfin la seizième j'entendis une scie qui travailloit; de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Enfin, après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras: je ne connus plus le danger, & je restai long tems sans bouger de là: je la conduisis hors de la Ville où j'avois un cheval tout prêt: je la mis en croupe derriere moi, & m'éloignai avec toute la promptitude imaginable d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour, chez un Guebre, dans un lieu desert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains: nous ne jugeâmes pas à propos de rester, chez lui, & par son conseil nous entrâmes dans une épaisse forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux

chêne , jufques à ce que le bruit de notre évaſion ſe fût diſſipé. Nous vivions tous deux dans ce ſejour écarté ſans témoins , nous répétant ſans ceſſé que nous nous aimerions toujours ; attendant l'occafion que quelque PrêtreGuebre, pût faire la Cérémonie du mariage, preſcrite par nos livres ſacrés. Ma ſœur, lui diſois-je, que cette union eſt ſainte ; la Nature nous avoit unis ; notre ſainte Loi va nous unir encore. Enfin un Prêtre vint calmer notre impatience amoureuſe ; il fit dans la maifon du Païſan toutes les Ceremonies du mariage : il nous benit, & nous ſouhaitta mille fois toute la vigueur de Guſtaſpe , & la ſainteté de l'Hohoraſpe. Bientôt après nous quittâmes la Perſe où nous n'étions pas en ſûreté & nous nous retirâmes en Georgie. Nous y vécumes un an , tous les jours plus charmés l'un de l'autre : mais cōme mon argent alloit finir,

nir ,

nir , & que je craignois la misere pour ma sœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque secours chez nos Parens. Jamais adieu ne fut plus tendre: mais mon voyage me fut non seulement inutile, mais funeste : car ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués ; de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir : je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon desespoir ! Je ne trouvai plus ma sœur ! quelques jours avant mon arrivée , des Tartares avoient fait une incursion dans la ville où elle étoit & la trouvant belle, ils la prirent , & la vendirent à des Juifs qui alloient en Turquie ; & ne laisserent qu'une petite fille, dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces Juifs , & les joignis à trois lieues de là: mes prieres , mes larmes furent vaines ; ils

me demanderent toujours trente Tomans, & ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des Prêtres Turcs & Chrétiens ; je m'adressai à un Marchand Armenien , je lui vendis ma fille , & me vendis aussi pour trente-cinq Tomans : j'allai aux Juifs , je leur donnai trente Tomans , & portai les cinq autres à ma sœur , que je n'avois pas encore vûe : Vous êtes libre , lui dis-je , ma sœur , & je puis vous embrasser , voilà cinq Tomans que je vous porte ; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi , dit elle , vous vous êtes vendu ? Oui , lui dis-je. Ah malheureux , qu'avez vous fait ! N'étois-je pas assez infortunée sans que vous travaillassiez à me la rendre davantage ? Votre liberté me consolait ; & votre esclavage me va mettre au tombeau. Ah ! mon frere , que  
votre

votre amour est cruel ! Et ma fille,  
 je ne la vois point ? Je l'ai vendue  
 aussi , lui dis-je. Nous fondîmes  
 tous deux en larmes , & n'eûmes  
 pas la force de nous rien dire.  
 Enfin j'allai trouver mon Maître ,  
 & ma sœur y arriva presque aussi-  
 tôt que moi. Elle se jetta à ses ge-  
 noux. Je vous demande , dit-elle ,  
 la servitude comme les autres vous  
 demandent la liberté : prenez-moi ,  
 vous me vendrez plus cher que  
 mon mari. Ce fut alors qu'il se fit  
 un combat qui arracha les larmes  
 des yeux de mon Maître. Malheu-  
 reux , dit-elle , as tu pensé que je  
 pusse accepter ma liberté aux dé-  
 pens de la tienne ? Seigneur, vous  
 voyez deux infortunés qui mour-  
 ront , si vous nous séparez , je me  
 donne à vous , payez-moi , peut-  
 être que cet argent & mes services  
 pourront quelque jour obtenir de  
 vous ce que je n'ose vous deman-  
 der : il est de vôtre interet de ne

nous point séparer ; comptez que je dispose de sa vie. L'Armenien étoit un homme doux , qui fut touché de nos malheurs : servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zele , & je vous promets que dans un an je vous donnerai vôtre liberté : je vois que vous ne meritez ni l'un ni l'autre les malheurs de vôtre Condition : si lorsque vous serez libres , vous êtes aussi heureux que vous le meritez , si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassâmes tous deux ses genoux , & le suivîmes dans son voyage. Nous nous soulagions l'un & l'autre dans les travaux de la servitude , & j'étois charmé lorsque j'avois pû faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva : notre Maître tint sa parole , & nous délivra. Nous retournâmes à Tessis,  
là



là je trouvai un ancien ami de mon pere , qui exerçoit avec succès la Medecine dans cette ville ; il me prêta quelque argent avec lequel je fis quelque negoce. Quelques affaires m'appellerent ensuite à Smirne ou je m'établis : j'y vis depuis six ans , & j'y jouïs de la plus aimable & de la plus douce société du monde : l'union regne dans ma famille , & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les Rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le Marchand Armenien à qui je dois tout , & lui ai rendu des services signalés.

*A Smirne le 27. de la Lune  
de Gemmadi 2. 1714.*

LETTRE



## L E T T R E L X V I .

R I C A à U S B E K .

A \* \* \* .

**J'**Allai l'autre jour dîner chez un homme de Robe qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : Monsieur, il me paroît que votre métier est bien penible. Pas tant que vous vous imaginez, répondit-il ; de la maniere dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. Mais comment ? N'avez vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes-vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point interessantes ? Vous avez raison, ces choses ne sont point interessantes ; car nous nous y interessons si peu que rien ; & cela même

même fait que le métier n'est pas si fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une maniere si dégagée, je continuai, & lui dis : Monsieur, je n'ai point vû votre Cabinet. Je le crois, car je n'en ai point. Quand je pris cette charge j'eus besoin d'argent pour payer mes provisions; je vendis ma Bibliothèque, & le Libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de Volumes, ne me laissa que mon Livre de raison; ce n'est pas que je les regrette; nous autres Juges ne nous enflons point d'une vaine science: qu'avons-nous affaire de tous ces Volumes, de Loix? Presque tous les cas sont hypothétiques, & sortent de la regle générale. Mais ne seroit-ce pas, Monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir; car enfin pourquoi chez tous les Peuples du monde y auroit-il des Loix, si elles n'avoient pas leur application? Et

com-

comment peut-on les appliquer, si on ne les sçait pas? Si vous connoissiez le Palais, reprit le Magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites: nous avons des Livres vivans, qui sont les Avocats; ils travaillent pour nous, & se chargent de nous instruire: Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper, lui répartis-je? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embuches; ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent votre équité; il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre, & que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée habillés à la legere, parmi des gens cuirassés jusques aux dents.

*De Paris le 18. de la Lune  
de Chahban 1714.*

LETTRE



## LETTRE LXVII.

USBEK à RHEDI.

*A Venise.*

**T**U ne te serois jamais imaginé que je fusse devenu plus Méta-physicien que je ne l'étois ; cela est pourtant ; & tu en seras convaincu , quand tu auras essuyé ce débordement de ma Philosophie.

Les Philosophes les plus sensés qui ont réfléchi sur la nature de Dieu, ont dit qu'il étoit un Etre souverainement parfait : mais ils ont extrêmement abusé de cette idée , ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes , que l'homme est capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la Divinité , sans songer que souvent ces attributs

but s'entr'empêchent , & qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet , sans se détruire.

Les Poètes d'Occident disent qu'un Peintre ayant voulu faire le portrait de la Déesse de la Beauté , assembla les plus belles Grecques , & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus gracieux , dont il fit un tout qu'il crut ressembler à la plus belle de toutes les Déeses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune , qu'elle avoit les yeux noirs & bleus , qu'elle étoit douce & fiere , il auroit passé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une Perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection : mais il n'est jamais limité que par lui-même , il est lui-même sa nécessité : ainsi quoique Dieu soit tout puissant ; il ne peut pas violer ses promesses , ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance

ce

ce n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer les essences.

Ainsi il n'y a point sujet de s'étonner que quelques-uns de nos Docteurs aient osé nier la prescience infinie de Dieu, sur ce fondement, qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée, la Métaphysique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes il n'est pas possible que Dieu prévoye les choses qui dépendent de la détermination des causes libres; parce que ce qui n'est point arrivé, n'est point; & par conséquent ne peut être connu, car le rien qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu: Dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point, & voir dans l'âme une chose qui n'existe point en elle. Car jusques à ce qu'elle

se soit déterminée, cette action, qui la détermine : n'est point en elle.

L'ame est l'ouvriere de sa détermination ; mais il y a des occasions, où elle est tellement indéterminée, qu'elle ne sçait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté ; de manière que Dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment Dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux manières : par conjecture, ce qui est contradictoire avec la prescience infinie ; ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause, qui les produiroit de même ;



même; ce qui est encore plus contradictoire, car l'ame seroit libre par la supposition, & dans le fait elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer, lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la science de Dieu. Comme il fait agir les créatures à sa fantaisie, il connoît tout ce qu'il veut connoître : mais quoiqu'il puisse voir tout, il ne se sert pas toujours de cette faculté : il laisse ordinairement à la Créature la faculté d'agir ou de ne pas agir; pour lui laisser celle de mériter, ou de démériter. C'est pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir sur elle, & de la déterminer : mais quand il veut savoir quelque chose, il le sçait toujours; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les Créatur-

res conformément à sa volonté. C'est ainsi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles; en fixant par ses decrets les determinations futures des Esprits, & les privant de la puissance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut se servir d'une comparaison dans une chose qui est au-dessus des comparaisons, un Monarque ignore ce que son Ambassadeur fera dans une affaire importante: s'il le veut sçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle maniere; & il pourra assurer que la chose arrivera comme il la projette.

L'Alcoran & les Livres des Juifs s'élovent sans cesse contre le dogme de la prescience absolue: Dieu y paroît par tout ignorer la determination future des Esprits; & il semble que ce soit la première verité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu

Dieu met Adam dans le Paradis terrestre ; à condition qu'il ne mangera pas d'un certain fruit ; précepte absurde dans un Etre qui connoîtroit les déterminations futures des ames ; car enfin un tel Etre peut il mettre des conditions à ses grâces, sans les rendre dérisoires ? C'est comme si un homme, qui auroit sçû la prise de Bagdat , avoit dit à un autre , je vous donne mille écus si Bagdat n'est pas pris : ne feroit-il pas là une bien mauvaise plaisanterie ?

*De Paris le dernier de la Lune  
de Chahban 1714.*



## L E T T R E L X V I I I .

Z E L I S à U S B E K .

*A Paris.*

**S** Oliman que tu aimes est desespéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi nommé Suphis recherchoit depuis trois mois sa fille en mariage : il paroïssoit content de la figure de la fille, sur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vûë dans son enfance ; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit passé sans aucun incident. Hier, après les premières Ceremonies, la fille sortit à cheval accompagnée de son Eunuque, & couverte selon la coutume

tume depuis la tête jusques aux pieds ; mais dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu , il lui fit fermer la porte , & il jura qu'il ne la recevroit jamais si on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre pour accommoder l'affaire , & après bien de la résistance , ils firent convenir Soliman de faire un petit present à son gendre. Enfin les Ceremonies du mariage accomplies , on conduisit la fille dans le lit , avec assez de violence ; mais une heure après , cet étourdi se leva furieux ; lui coupa le visage en plusieurs endroits , soutenant qu'elle n'étoit pas Vierge , & la renvoya à son pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'est de cette injure : il y a des personnes qui soutiennent que cette fille est innocente. Les peres sont bien malheureux d'être exposés

à de tels affronts : si pareil traitement arrivoit à ma fille, je crois que j'en mourrois de douleur.  
Adieu.

*Du Serrail de Fatmé le 9. de la  
Lune de Gemmadi 1. 1711.*



## L E T T R E L X I X.

U S B E K à Z E L I S.

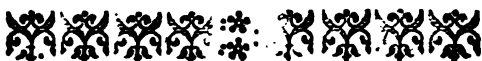
**J**E plains Soliman , d'autant plus que le mal est sans remède , & que son gendre n'a fait que se servir de la liberté de la Loi. Je trouve cette Loi bien dure , d'exposer ainsi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou : on a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : c'est une vieille erreur dont on est aujourd'hui

d'hui revenu parmi nous, & nos Medecins donnent des raisons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas jusqu'aux Chrétiens qui ne les regardent comme chimeriques, quoiqu'elles soient clairement établies par leur Livres sacrés, & que leur ancien Legislatteur en ait fait dépendre l'innocence, ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprens avec plaisir le soin que tu te donnes de l'éducation de ta tienne : Dieu veuille que son mari la trouve aussi belle, & aussi pure que Fatima : qu'elle ait dix Eunuques pour la garder : qu'elle soit l'honneur & l'ornement du Serrail où elle est destinée ; qu'elle n'ait sur sa tête que des lambris dorez, & ne marche que sur des tapis superbes : & pour comble de souhaits, puissent mes yeux la

310 LETTRES  
la voir dans toute sa gloire.

*A Paris le 5. de la Lune  
de Chalval 1714.*



## LETTRE LXX.

RICA à USBEK.

A \* \* \*

**J**E me trouvai l'autre jour dans une Compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques, & cinq points de Physique: je n'ai jamais vû un décisionnaire si universel: son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les Sciences; on parla des nouvelles du tems; il décida sur les nouvelles du tems.  
Je

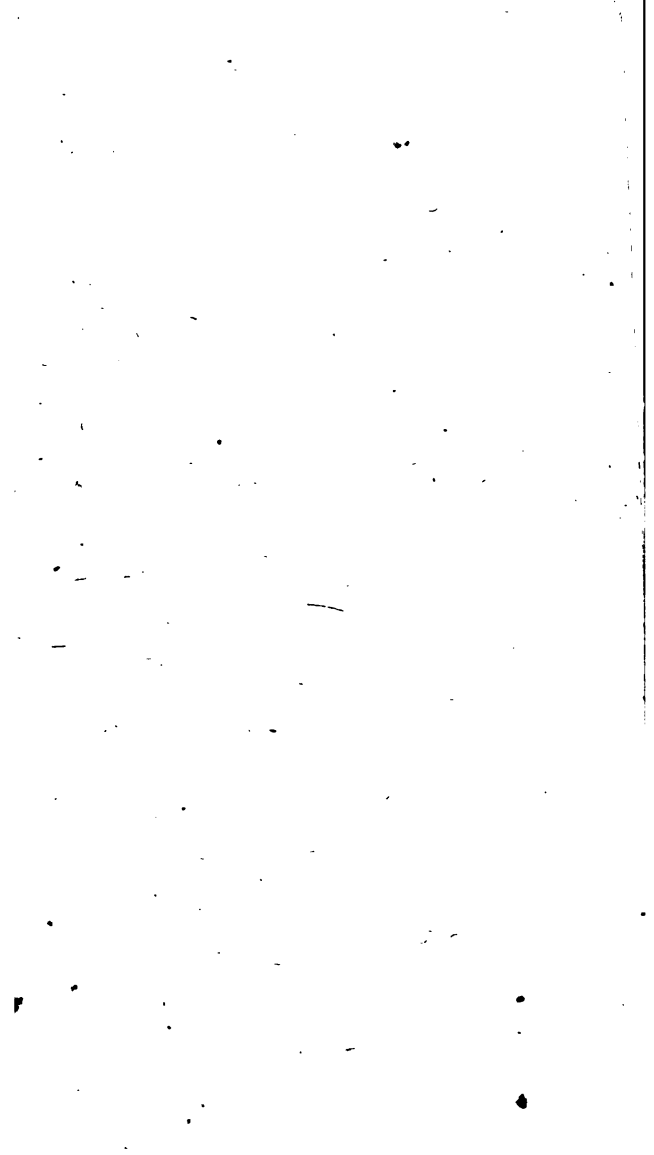


Je voulus l'attraper , & je dis en moi-même : il faut que je me mette dans mon fort ; je vais me réfugier dans mon païs. Je lui parlai de la Perse : mais à peine lui eus-je dit quatre mots , qu'il me donna deux démentis , fondé sur l'autorité de Mrs. Tavernier & Chardin. Ah ! bon Dieu , dis-je en moi-même , quel homme est-ce là ? Il connoîtra tout à l'heure les ruës d'Ispahan mieux que moi. Mon parti fut bien-tôt pris ; je me tus , je le laissai parler , & il décide encore.

*A Paris le 8. de la Lune  
de Zilcadé 1714.*

*Fin du 1. Tome.*

61623976



2

# OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

V. 13. L. 1721 (1)



